

22 Juillet 1921. — N° 27

LA PLUS PHOTOGÉNIQUE ?

PRENEZ PART A
NOTRE GRAND
CONCOURS

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



MUSIDORA

CLICHE SOBOL.

qui vient de réaliser, à l'écran "Pour Don Carlos", de Pierre Benoit

PATHE CONSORTIUM CINEMA

présente

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

(Série Française)

ROMAN-CINÉMA D'AVENTURES POLICIÈRES

d'après le Roman

d'ANDRÉ BENCEY

Mise en scène de G. LEPRIEUR

Le Premier Episode sera édité le

26 AOÛT

L'AFFAIRE DU TRAIN 24

sera publié par

Cinémagazine

L. Numéro 1 fr.

N° 27

22 Juillet 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél. : Gutenberg 32-32 Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr. Six mois 22 fr. Trois mois 12 fr. Un mois 4 fr.		Étranger	Un an 50 fr. Six mois 28 fr. Trois mois 15 fr. Un mois 5 fr.
Chèque postal N° 309.08		Paiement par mandat-carte international		

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina BADET, Gaby MORLAY, Marcel LEVESQUE, MUSIDORA, Madeleine AILE, Sandra MILOWANOFF, Huguette DUFLOS, Léon MATHOT, René CRESTÉ, Georges BISCOT, France DHÉLIA, Paul CAPELLANI, Juliette MAILHERBE, Ginette ARCHAMBAULT.

BARON FILS

Votre nom et prénom habituels ? — Louis Baron fils.

Lieu et date de naissance ? 24 décembre 1870, Paris.

Quel est le premier film que vous avez tourné ? — Deux coqs vivaient en paix.

De tous vos rôles quel est celui que vous préférez ? — La Prise des Trois (Baroncelli).

Aimez-vous la critique ? — Oui.

Avez-vous des superstitions ? — Non.

Quelle nuance préférez-vous ? — Saumon.

Quelle est la fleur que vous aimez ? — Rose.

Quel est votre parfum de prédilection ? — Les parfums d'Orient.

Fumez-vous ? — Oui.

Aimez-vous les gourmandises ? — Oh oui !

Lesquelles ? — Bonbons et pâtisseries.

Votre petit nom d'amitié ? — Trop curieux.

Votre devise ? — Toujours mieux.

Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — Le mien.

Quelle est votre ambition ? — Plaire au public.

Quel est votre héros ? — Cyrano.

Avez-vous des manies ? — Oui.

Etes-vous... fidèle ? — Oui... comme tout le monde.

Si vous vous reconnaissez des défauts... quels sont-ils ? — Je n'aime pas me confesser.

Si vous vous reconnaissez des qualités, quelles sont-elles ? — En ai-je ?

Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — Courteline, Marcel Pré vost, Flaubert, Rostand, Sacha Guitry, Offenbach.

Votre peintre préféré ? — Claude Monet.

Quelle est votre photographie préférée ? Celle-ci, si vous voulez.



L. Baron fils

P. S. — Nous avons en main les réponses suivantes qui paraîtront successivement : Sabine Landray, Pierre Magnier, Napierkowska, Pearl White, Fanny Ward, Andrée Brabant, Jean Dax, Louise Colliney, Nadette Darson, Georges Mauloy, Gina Relly, etc.

LES AMIS DU CINÉMA

L'Association des Amis du Cinéma a été fondée entre les rédacteurs et abonnés de Cinémagazine.

Son acte de naissance a été publié le 30 avril 1921 au Journal Officiel.

L'Association des Amis du Cinéma poursuit les buts suivants :

1° Permettre aux fervents de l'écran de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun, à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étendre son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Les Amis du Cinéma peuvent correspondre entre eux au moyen du « Courrier des Amis du Cinéma ».

Pour recevoir leur carte de sociétaire, il leur suffit d'envoyer leur adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à Deux francs par an.

Un insigne pour la boutonnière est en cours de fabrication. Nous le mettrons prochainement à la disposition des Amis.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

C'est par le groupement que nous serons forts de même que c'est par le chiffre imposant de ses abonnés que CINÉMAGAZINE pourra développer ses rubriques, augmenter le nombre de ses pages, rendre de plus en plus attrayante et abondante sa documentation.

Il faut que chacun se pénètre de ces principes et prenne à tâche de nous aider.

Les Amis du Cinéma nous écrivent...

« J'ai bien reçu ma carte de sociétaire, merci. Je suis très heureuse de faire partie de votre Association des Amis du Cinéma. J'approuve vivement la merveilleuse initiative que vous avez eue de grouper en une seule association tous les fervents de l'Art Muet, et de leur permettre, ainsi, d'échanger leurs appréciations, ce qu'ils n'avaient pu faire jusqu'ici.

D'autre part, je crois que Cinémagazine fera beaucoup pour la Cinématographie Française ; plus je lis votre revue, plus j'en suis enchantée. »

Dina MOREAUX, Binche.

« J'ai bien reçu ma carte de sociétaire, je vous en remercie infiniment. Pour l'expansion de l'art cinématographique français, on ne pouvait mieux faire que de créer l'Association des Amis du Cinéma, qui ne peut que s'étendre et grouper de très nombreux amis. Je tiens à ce sujet, à vous adresser toutes mes félicitations. »

Olga PANSIER, Carrières-sous-Poissy-Seine.

« Fervent lecteur de Cinémagazine, depuis sa création, je viens, aujourd'hui, donner mon adhésion Aux Amis du Cinéma.

C'est avec joie que je lis, tous les vendredis, votre merveilleuse revue ; c'est bien celle qu'il nous fallait, à nous, public.

Grâce à elle, nous ne sommes plus des ignorants et nous avons le droit d'élever la voix et de donner notre avis.

Cela est déjà bien, mais dans l'isolement où nous étions, nous n'avions aucune puissance ; vous l'avez compris et, aussitôt, vous avez fondé une admirable société : Les Amis du Cinéma.

Maintenant, que nous sommes groupés, nous devenons des forces, dans nos villes respectives, et une énorme puissance dans la France cinématographique.

Sous peu, les résultats se feront sentir ; ils seront certainement surprenants.

En attendant, permettez-moi de vous adresser mes sincères félicitations pour l'œuvre admirable que vous avez entreprise. »

Roger BRÉHANT, Bordeaux.

Nous conseillons vivement à nos lecteurs et à nos abonnés, lorsqu'ils désirent nous faire parvenir une somme d'argent d'employer, parce qu'il est très avantageux, le nouveau mode de paiement : par chèque postal. Notre numéro de chèque postal est :

309.08

Pour les personnes habitant l'étranger, le mandat-carte international est le plus pratique et le plus économique.

Nos abonnés nouveaux sont priés d'indiquer bien lisiblement de quel qualificatif nous devons faire précéder leur nom : Monsieur, Madame ou Mademoiselle.



MUSIDORA dans Chacals, d'André Hugon

Le peintre René Carère, Goldoya — Le Mime Paglieri, Higgins — André Nox, Gervisi — Musidora, Dolorès Melrose — Biyon, James Hamptons

MUSIDORA

APRÈS le très grand succès qu'a obtenu le film *Pour Don Carlos* devant l'élégant public réuni dans la salle du Colisée, pour une œuvre de bien-faisance, nous sommes allés féliciter la principale protagoniste de ce film, M^{lle} Musidora, qui, avec sa crânerie habituelle, n'hésita pas à remplacer, au pied levé, M. Pierre Benoit, qui devait venir présenter en une brève conférence, l'adaptation cinématographique de son œuvre.

— Ai-je eu le trac ?... oui et non, nous dit M^{lle} Musidora qui parle doucement, d'une voix harmonieuse et grave. Mais, devant un public aussi chic, où, à la haute Société parisienne, s'étaient mêlées les plus notoires familles aristocratiques

étrangères de passage à Paris, il n'y avait pas à hésiter. On avait promis une conférence et tous les généreux souscripteurs — pensez donc ! on a fait près de 35.000 francs de recettes dans cette petite salle !... — avaient droit à une conférence.

M. Pierre Benoit ayant été empêché au dernier moment, eh bien, je suis montée sur l'estrade et, à tout ce public curieux des choses du Ciné, j'ai raconté, tout simplement, comment on faisait un film, comment nous avions travaillé. Ai-je été trop longue, je ne le pense pas, car je comprenais à l'attention de mes auditeurs, combien mon sujet les intéressait. Ils voulurent bien applaudir la conférencière et ils applaudirent bien plus



Photo Talma

Étude d'expression



MUSIDORA dans Pour Don Carlos

Allegria et tous les bons artistes qui ont interprété, avec elle, l'adaptation cinématographique du roman célèbre. M. Pierre Benoît m'a fait dire : « Combien ai-je été bien inspiré en ne venant pas, et en vous laissant le soin de dire à un public, absolument emballé par votre sincère éloquence, tout le soin que vous avez mis pour évoquer une guerre déjà si lointaine que l'on ne sait plus si c'est un récit d'histoire, ou une nouvelle imaginative. »

Pour en revenir à Cinémagazine, vous voulez m'interwiewer. Pour vos nombreux lecteurs, pour votre revue si pimpante, je me prêterai avec plaisir à ce petit supplice, mais, si vous le voulez, je vous écrirai quelques lignes ; ne sommes-nous pas des confrères ?

— Et elles plairont bien plus à nos lecteurs que n'importe quelle biographie. Pour quand ?...

— Pour quand !... Ce soir, je lis un scénario : *Les Chouans*, mais n'en dites rien, n'est-ce pas ?... Demain, je répète *l'Ecole des Cocottes* que je vais jouer en tournée jusqu'à fin août. Dimanche, jour du Seigneur, je penserai à Cinémagazine et lundi matin, à 8 heures, vous aurez votre « papier. »

— 8 heures !...

— Musidora se lève avec l'aurore... Au revoir, à lundi...

— 8 heures !...

Et voici l'interview de Musidora par Elle-Même.

* *

« Comment parler de soi, comment écrire sur soi à l'heure où les sirènes — les mêmes qui ont annoncé l'Armistice — doivent annoncer la victoire de Georges Carpentier ! Pourtant Cinémagazine attend, et ses charmantes lectrices aussi..

Je m'explique :

Sur le ring de la maison Gaumont...

1^{er} Round.

Feuillade, le grand arbitre du ciné, me propose de m'engager. J'accepte.

2^e Round.

« Clinch ». Corps à corps et lutte pour les *Vampires*. Au bout de dix mois Irma Vep, vainqueur.



CLICHE GAUMONT

MUSIDORA dans le rôle à transformations d'Irma Vep, des « Vampires »

3^e Round.

Direct et coup droit : succès avec *Judex*. Diana monte champion de France des cinéromans.

Excusez-moi de parler ainsi, mais la boxe est à l'ordre du jour.

Cinémagazine (Personnage rouge brique, carré, et parlant bien.)

— Je viens pour vous interwiewer ?

Moi. — Que voulez-vous que je vous dise.

Cinémagazine. — Comment vous avez débuté.

Moi. — Au théâtre ?

Cinémagazine. — Non.

Moi. — Au music-hall ?

Cinémagazine. — Non.

Moi. — Au cabaret ?

Cinémagazine. — Non.

Moi. — Au concert ?

Cinémagazine. — Non, non, non.

Au cinéma.

Moi. — Voilà, j'ignorais le cinéma, je jouais aux Folies-Bergère et Feuillade est venu me chercher pour tourner *Severo Torelli*.

Ma figure était photographique !

La guerre a éclaté. J'ai tourné une série d'ingénues dramatiques et d'ingénues comiques. Puis mon bon maître Feuillade, m'a dit un jour :

« Je fais un scénario d'aventures à épisodes,

veux-tu jouer la femme méchante, ou la femme martyre. » J'ai répondu sans hésiter : « La méchante ».

Alors... j'ai tué : par le poison, par le fer,

par l'eau, j'ai assassiné sans relâche, j'ai roulé un œil féroce. Et jamais... je ne me suis autant amusée.

A la fin de mes atrocités,



je suis même montée dans un panier à salade — un vrai — et... j'ai été tuée... plus tard... d'un coup de revolver à bout portant, dans une cave en carton peint.

Alors, Feuillade m'a fait renaître dans *Judex*, que j'ai poursuivi de ma haine.

Alors j'ai recommencé dans ma « réincarnation » à tuer par l'eau, par le fer, par le poison, et puis je suis morte noyée...

Et j'ai quitté mon grand ami Feuillade, car, grâce à lui, j'ai pu partir sans être inquiétée de tous mes crimes...

Et j'ai tourné *Pour Don Carlos*, et j'ai encore assassiné ! — au couteau ! — parce que je ne sais plus faire de bonnes actions...

Et je suis morte... encore... d'un coup de fusil dans la poitrine. Est-ce que vous croyez que tous ces crimes sont intéressants ?...

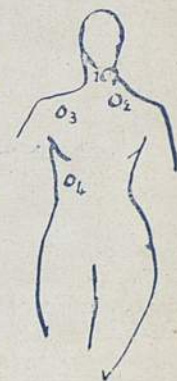
Cinémagazine ravi. — Mais oui, mais oui, le fait « divers » tout est là.

Voyez Landru, Bessarabo.

Voyez, Dempsey...

Voyez vous-même. Merci de tout ce que vous me dites.

Donnez-moi vos mensurations, mes lectrices seront contentes de savoir votre envergure, votre



1. Coup de poignard.
2. Coup de revolver.
3. Coup de poing américain.
4. Coup de jarnac.

Clichés Valéry

tour de poignet, votre tour de hanche, votre hauteur de cuisse, montrez-moi vos couteaux, vos revolvers, vos flacons, vos lunettes, vos masques à gaz. Et votre maillot de soie... votre fameux et célèbre maillot.

Montrez-moi les endroits de votre corps, où vous avez eu des cicatrices que j'y fasse des petits ronds numérotés.

Montrez-moi votre appartement, votre chambre à coucher, votre cuisine. Dites-moi le nom de votre bottier, de votre crémier, de votre concierge.

Dites-moi, vos journaux préférés, la marque de votre piano, la hauteur de votre plafond. Dites-moi...

— Je vous dirai tout ça en film — en silence dans publi-ciné... tenez, votre Carpentier est vaincu au 4^e round.

Si vous voulez, construisons un ring sur la place de la Concorde. Prenez-moi comme arbitre, et faites boxer Charlot avec Carpentier.

Et vous verrez qu'avec la recette on pourra rouvrir la Banque de Chine.

Adieu, Cinémagazine, j'en ai dit assez.

Musidora

Ce que n'a pas dit M^{lle} Musidora, c'est l'attraction que son nom a sur la foule.

Dès qu'un film est annoncé avec Musidora, comme principale interprète, le succès commercial de cette œuvre cinégraphique est assuré d'avance.

En jouant Irma Kep, elle a idéalisé les rats d'hôtels, en interprétant Chacals, où elle joua en blonde, elle a symbolisé la fidélité conjugale, en personnifiant Allegria, elle a évoqué le souvenir d'une belle et

pathétique rebelle qui, pour l'amour de son roi, fut l'âme de la révolte et paya de sa vie son fanatique dévouement à une cause

perdue d'avance.

Dans son home si artistique, Musidora est la douceur même. Sa voix chante et psalmodie, ses lourds bandeaux lui donnent l'aspect d'une Madone et ses beaux yeux, ses grands yeux si intelligents témoignent que l'on est en présence d'une intellectuelle, d'une jeune femme qui,

artiste jusqu'au bout des doigts, ne peut qu'employer son grand talent aux constants progrès de l'art cinégraphique dont elle fut, dès ses débuts, une des étoiles les plus applaudies.

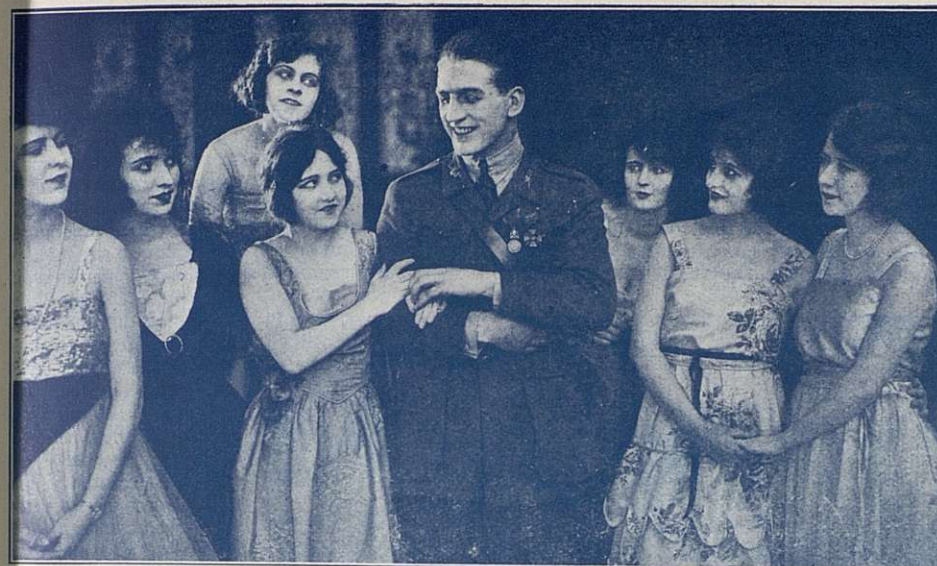
V. GUILLAUME-DANVERS

Cinémagazine a publié

- N° 12 Alla Nazimova, par W. BARRISCALE.
- N° 13 L'Écriture-Langue universelle, p. L. FOREST.
- N° 14 Sessue Hayakawa, par W. BARRISCALE.
- N° 15 L'Agonie des Aigles, par V. G. DANVERS.
- N° 16 L'Interprétation, p. H. DIAMANT-BERGER.
- N° 17 Gabriel Signoret, par RENÉ JEANNE.
- N° 18 Le Duc de Reichstadt, par V. G. DANVERS.
- N° 19 Douglas Fairbanks, par AD. M.
- N° 20 Les enfants au cinéma, par V. G. DANVERS.
- N° 21 L'industrie cinématographique allemande, par AD. M.
- N° 22 La Poésie à l'écran, par L. MOUSSINAC.
- N° 23 Le Visiophone, par E. VUILLERMOZ.
- N° 24 Séverin Mars, par AD. M.
- N° 25 Huguette Duflos, par V. G. DANVERS.
- N° 26 Les Risques du métier, par RENÉ JEANNE.
- N° 27 Mary Pickford, par V. G. DANVERS.
- N° 28 Credo, par PIERRE BIENAIMÉ.
- N° 29 René Cresté, par V. G. DANVERS.
- N° 30 Les Personnages du film américain, par JACQUES ROULET.
- N° 31 Bébé Daniels, par WILLIAM BARRISCALE.
- N° 32 La Danse au Cinéma, par RENÉ JEANNE.



M. NAVARRE et Mlle MUSIDORA dans *La Geôle*.
Cliché Aubert



Georges CARPENTIER dans *"L'Homme merveilleux"*

Clichés Robertson Coie

DU RING A L'ÉCRAN

LA même semaine qui a vu en Amérique, la défaite de Carpentier sous les poings de géant de Dempsey a vu présenter aux Parisiens un film dont le champion français était le principal interprète et les lauriers que « notre Georges », a cueillis dans le « champ » cinématographique n'ont pas été sans posséder tout ce qu'il fallait pour lui faire oublier que ceux qui poussent sur le ring avaient été moissonnés par un autre. On a dit — et c'est la vérité, mais pourquoi n'a-t-elle été découverte que le lendemain du combat ? — que les deux adversaires n'étaient pas de même classe, et que si Dempsey était, sans contestation possible, un poids lourd, Carpentier n'était, lui, qu'un poids moyen et, qu'en fin de compte, cette constatation d'une évidence incontestable était suffisante pour que l'on pût affirmer que Carpentier sortait de ce combat vaincu, mais non diminué. Tous ceux qui viennent de voir Georges Carpentier interpréter sur l'écran *The Wonder Man* regretteront peut-être, s'ils ne sont pas des fanatiques de la boxe, que notre champion n'ait pas été vaincu de façon telle qu'il n'éprouve plus aucune envie de reparaitre sur le ring, ce qui lui aurait laissé la possibilité de se consacrer entièrement au cinéma.

Georges Carpentier s'est, en effet, dans *The Wonder Man* révélé comme un excellent acteur de l'art muet. Cette affirmation n'ira pas sans surprendre bien des gens à commencer sans doute par celui à qui elle s'applique, et qui n'est probablement venu au cinéma que pour céder à des sollicitations intéressées. Le boxeur français est, en effet, une des personnalités non seulement les plus célèbres, mais encore les plus populaires des deux hémisphères et l'idée ne pouvait pas ne pas venir à l'un ou à l'autre des metteurs

en scène dont s'enorgueillit le septième art d'utiliser, de monnayer cette popularité. Un film dont Carpentier serait le protagoniste dans lequel il pourrait à son aise sauter, courir, boxer, exhi-



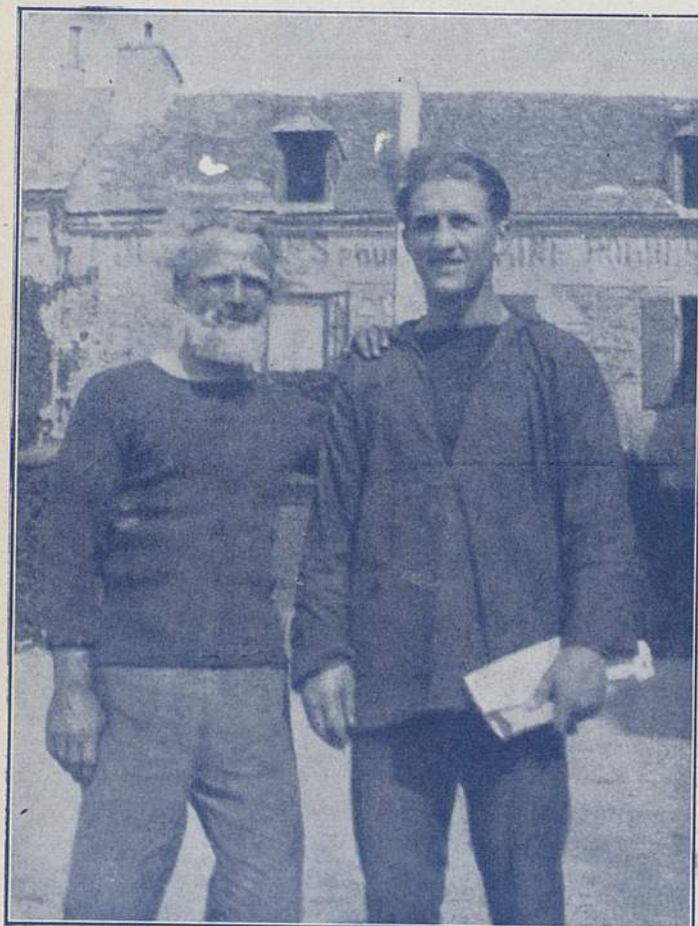
Une autre scène de *"L'Homme merveilleux"*

ber son harmonieuse anatomie et se servir de ses muscles, ne devait-il pas être appelé au plus certain et au plus grand des succès. Quoi que les

Américains aient la réputation d'être à l'affût de toutes les entreprises sensationnelles et de ne redouter aucune initiative, c'est en France que, pour la première fois, on comprit quel appoint l'interprétation de Carpentier pouvait apporter à un film et que, cette idée une fois germée, on la réalisa sans perdre une semaine et c'est M. Léonnec, l'auteur de cette *Lily Vertu*

paux rôles du film. Malheureusement, le personnage que Carpentier interprétait dans *Le Trésor de Kérolet* ne répondait pas entièrement à l'idée que le public se faisait et se fait encore de son héros. Ce jeune pêcheur manquait d'élégance ; Carpentier s'en était bien aperçu et exprimait toujours à son auteur et à son metteur en scène le regret qu'il éprouvait de ne pas avoir,

au cours des multiples péripéties du film, l'occasion de danser, car il est un danseur émérite. A ce point de vue, *The Wonder Man*, qui vient d'être présenté cette semaine par la Société des Films Mercanton répond mieux aux secrets desirs des spectateurs : on y voit, en effet, Carpentier en élégant uniforme d'aviateur, puis en smoking, en veston sortant de chez le bon faiseur, en habit, c'est l'homme du monde qui va et vient devant nous, au cercle, dans un salon, en soirée, qui danse et flirte, puis qui, mettant habit bas, nage, s'entraîne et livre un dur match de boxe d'où il sort vainqueur, non sans peine, c'est le sportsman en action tel que nous l'imaginions. *The Wonder Man* met donc admirablement en valeur les deux aspects de la personnalité de Carpentier, les mieux faits pour flatter notre amour-propre de Français. Malheureusement, l'intrigue n'est pas faite pour permettre à notre champion de déployer les qualités d'intelligence, de sensibilité, d'extériorisation qu'on lui devine dans deux ou trois scènes, et cela est dommage, car je



Georges CARPENTIER et le mime FARINA dans "Le Trésor de Kérolet"

que nous applaudissions, il y a quelques semaines, qui se chargea de faire effectuer à Carpentier ses premiers pas dans cette voie imprévue. Le scénario choisi pour ces débuts qui ne pouvaient manquer de faire du bruit, fut *Le Trésor de Kérolet*, de M. Jean Pellerin, scénario dans lequel Carpentier avait à incarner un jeune pêcheur breton plein de force, d'audace, d'adresse. *Le Trésor de Kérolet* fourmillait de surprises et Carpentier pouvait y déployer à son aise toutes ses qualités, ce qui ne l'empêchait pas, entre les séances de prise de vues, de donner des leçons de boxe à ses camarades André Nox et Farina, qui tenaient à ses côtés les deux autres princi-

crois que si l'on avait confié au rival de Dempsey un rôle de comédie nuancé et complexe, nul n'aurait eu à le regretter. Tel qu'il est *The Wonder Man* est un film pittoresque, varié et qui nous initie à la vie, à l'entraînement d'un champion, nous fait pénétrer dans les coulisses d'un grand match, nous fait assister à ce match et nous permet enfin et surtout d'admirer l'athlète incomparable qu'est Georges Carpentier. Et cela ne suffit-il pas pour nous permettre de prophétiser à *The Wonder Man* un succès que ne diminuera en rien la victoire de Dempsey.

RENÉ JEANNE



Douglas Fairbanks vient de se faire expliquer par Dempsey le coup qui mit knock-out notre champion Georges Carpentier. (Envoi de notre correspondant spécial).

QUAND AURONS-NOUS LE VRAI FILM FRANÇAIS ?

Ce titre va peut-être surprendre mes lecteurs qui ne manqueront pas de se dire avec une certaine raison : « Il est fou ! Mais nous en avons, du film français, et du bon ! »

Oui, nous en avons, mais si peu. Et, même, si le spectateur voulait y regarder de plus près, il s'apercevrait bien vite avec moi que ce film français, s'il est conçu par un écrivain, est toujours mis en scène par un diplomate !

Ne vous en êtes-vous pas rendu compte ? N'avez-vous pas remarqué cette éternelle risette aux Américains, ce clignement d'yeux provocateur aux Anglais ?

Sourire ou provocation, ont la même signification : achetez-moi !!!

Car, dans tout film français, il y a un petit quelque chose d'attendrissant ou bien une petite note spéciale, un détail, un rien, mais destiné uniquement à séduire le pays que l'on rêve d'enjôler.

Pourquoi, dans *Petit Ange*, par exemple, Guyon joue-t-il le rôle d'un « pasteur » et non celui d'un brave curé de France ?

Pourquoi voyons-nous sur une table, au lieu d'une bouteille de fine, une bouteille de whisky ?

Tandis qu'ici, nous déployons à tout bout de champ la bannière étoilée, voyez-vous jamais nos trois couleurs dans une bande d'Outre-Atlantique ?

Eh bien, il faut que ces petits riens disparaissent, il faut que le cinéma français soit « français » et, puisque nos amis et alliés, systématiquement, refusent notre production, parce qu'elle n'est pas, disent-ils, au goût américain, nous n'avons qu'à produire pour la France, la Belgique et la Suisse, jusqu'au jour où nos amis comprendront qu'au lieu de piller notre domaine littéraire, ils auraient tout intérêt à inculquer à leurs nationaux notre goût du beau au lieu de les accabler de clinquant.

Croyez-moi, sachons nous contenter de faire bien et beau « pour nous ».

Le jour où nous ferons du film vraiment français, les Américains et les Anglais seront bien forcés de mieux comprendre notre mentalité et de mieux juger notre sens artistique. Car, ce ne sont pas des imbéciles, et pour être « businessmann », on n'en connaît que mieux ses intérêts.

LUCIEN DOUBLON

LES GENRES

Les cinémas consomment toutes sortes de films. Les genres en sont assez grossièrement délimités ; il faut avouer que le commerce des films n'a pas de grandes différences avec celui de l'épicerie ou de la lingerie. Des règles un peu enfantines séparent les genres, délimitent leur longueur et l'on n'a pas encore noté que la plupart des succès réels étaient une preuve de l'instabilité des classifications actuelles.

Les genres les plus tranchés sont les plus faciles à discerner. Le gros drame et la comédie burlesque sont communs. L'adaptation a créé des films qui sont du genre des pièces adaptées, bien qu'il y ait une tendance malheureuse à grossir et à systématiser les caractères prédominants de ces œuvres pour les classer plus aisément.

Le drame est généralement grossier. Le revolver y joue un rôle ridiculement important. Du sang, du meurtre, de la violence, de l'action frénétique, anormale, invraisemblable, voilà ce qui nous est le plus communément offert. Je voudrais, pour plusieurs années, voir bannir de parti pris, le revolver du cinéma. Son usage n'est pas si fréquent dans l'existence, et c'est un dénouement bien banal et bien facile à tous les drames sentimentaux qui nous intéressent. L'adultère, même, n'est pas indispensable, je vous l'assure, à une action passionnante. Quant aux enlèvements, aux substitutions d'enfants, aux séquestrations, aux associations de bandits, aux policiers plus ou moins amateurs, aux vengeances longuement préparées, nous en aurons, hélas, encore pour longtemps notre abondante pâture. Autre chose a de quoi nous séduire.

On n'essaie pas de psychologie au cinéma. Les personnages nous y sont présentés tout nus, bons ou mauvais, sans explications et sans nuances. Je ne me souviens pas qu'un film se soit appliqué à nous détailler l'évolution d'une intelligence ou la curieuse étude d'une mentalité réelle. S'il est un genre pourtant, qui convient à la finesse, à la subtilité des indications susceptibles de nous être données, c'est la comédie cinématographique de mœurs ou de caractère.

L'abus du drame et du comique violents nous ont réellement privés de la comédie, ce genre délicieux, tout finesse, intuition et légère description. L'avenir prendra de ce côté une juste revanche. Dès à présent, nous avons des artistes qui peuvent s'attaquer à des sujets plus dignes d'eux que les facéties ou les banalités auxquelles ils se sont, jusqu'ici, appliqués. Ce n'est pas en France que nous pouvons nous plaindre de manquer d'auteurs de comédie, de psychologues déliés, de conteurs charmants, qui peuvent nous donner le comique de caractère dont nous attendons légitimement beaucoup.

Le comique dont Charlie Chaplin nous a donné d'admirables spécimens est un genre que je suis loin de dédaigner et qui gardera sa place. De tels films comprennent des acrobaties sur-

prenantes et des oppositions réellement comiques. Ils témoignent d'un sens heureux du burlesque et souvent, surtout chez Charlie Chaplin, du charme le plus poétique. Ces comédies dénotent une observation profonde et leur comique le plus réel provient, le plus souvent, de cette observation même. Le sujet en est un thème de parade, si je puis ainsi parler, sur lequel viennent se broder des détails humoristiques innombrables et fréquemment délicieux. Il n'y a pas de sujet : il y a un prétexte, souvent oublié en route, et nous n'y attachons pas plus d'importance qu'il ne convient. Cela se rapproche des numéros de clowns et surtout d'excentriques. C'est de l'invraisemblable sur des données humaines et sérieuses, parfois même mélancoliques. Charlie Chaplin, qui est le plus grand artiste cinématographique de nos jours, a porté ce genre bien près de la perfection. C'est le seul chez qui nous trouvions de la psychologie et de l'observation. Ses innombrables imitateurs se contentent de ses culbutes ou de son costume, en un mot, de ce qui est chez lui tout à fait accessoire.

Bergson nous enseigne que le rire vient du mécanique plaqué sur du vivant. Le cinéma apporte cette nouvelle proposition qu'il a négligé de présenter, et qu'il semble même nier en partie, que le rire peut venir aussi du vivant plaqué sur du mécanique. Le cinéma, du reste, apporte à l'examen philosophique du rire des éléments nouveaux qui infirment une partie des affirmations de Bergson ou demandent une extension très étudiée de sa théorie dont l'ensemble reste juste et utile à lire de près pour qui veut faire rire ses semblables. En particulier, Bergson déclare qu'il n'y a pas de comique en dehors de ce qui est proprement humain. Il croit que nous ne rions des choses et des bêtes que lorsque nous saisissons une ressemblance avec l'homme. Le cinéma nous a fait rire en nous montrant au naturel un jeune chat ou une nichée de poussins qui n'ont rien d'humain, en nous montrant les objets courants, se déplaçant de façon vivante, mais pas spécialement humaine. Il faut donc élargir sa définition et remplacer le mot humain par vivant, à moins qu'il n'ait philosophiquement raison de croire que nous ne concevons réellement pas la vie en dehors de l'humanité.

Sur bien des points, au reste, le cinéma a retrouvé intuitivement les définitions théoriques du philosophe. Pour tout ce qui touche aux éléments du comique, la lecture du « Rire » de Bergson restera la plus heureuse préparation.

Le cinéma est, dès à présent, apte à remplacer avantageusement des genres bien désuets au théâtre : la féerie, le mélo, la pièce de voyages et d'aventures n'ont plus les moyens de lutter. Il remplacera complètement le cirque dans la faveur des enfants, car il leur fournit des clowns acrobatiques, beaucoup plus impressionnants et des fantaisies mouvementées à grand spectacle.

(A suivre.)

HENRI DIAMANT-BERGER

LE COLLIER FATAL

Grand Roman-Cinéma en 15 Épisodes (Clichés Harry)

ADAPTÉ DU FILM HARRY PAR PIERRE DESCLAUX



De souples danseuses exécutaient des pas langoureux.

SEPTIÈME ÉPISODE

LE HAREM D'OSMAN

I. — William aux mains de la police.

Ralph Baumann était en train d'allumer une cigarette, lorsque Tom Ridge revint dans la cabane des Roches. Les deux bandits échangèrent un sourire.

— Ça n'a pas traîné, dit Ralph. Ce qui m'étonne, c'est que la petite Suzy n'ait pas essayé de te rouler une fois de plus. Faut-il qu'elle l'aime, ce William, pour avoir consenti à rendre les perles.

Tom sortit le collier de sa poche et l'éleva d'un geste triomphant, s'écria :

— Pourtant, voilà le bijou mon vieux. Regarde-

le bien, tu ne m'accuseras plus je l'espère, de l'avoir volé ! Seulement, si tu veux m'en croire, nous ne nous éterniserons pas davantage à Dardinopolis...

— Tu es fou, Tom ! Oublies-tu que cet imbécile de Craig doit vendre les perles ? L'affaire peut se traiter aujourd'hui même. Dès que nous aurons l'argent, nous regagnerons le *Dolphin* et en route pour...

Ses yeux exprimèrent un étonnement subit. Il s'interrompit, arracha le collier à Tom Ridge, se mit à examiner de près les perles, les regardant par transparence. Il clama soudain :

— J'avais raison de me méfier. Ce joyau est faux. Il ne vaut pas cinquante dollars !

Tom, qui n'était pas connaisseur en perles fines, ne douta pas une seconde de ce qu'affirmait son complice. A la pensée qu'il avait été joué par Suzy Sanderson, il sentit la colère le gagner et vociféra :

— Ils ne peuvent être bien loin, nous les rattrapons. Malheur à eux, maintenant. J'en ai assez. Je suis résolu à abattre ces gens-là comme des chiens.

Sans prendre la peine de fermer la porte de la cabane à clef, ils s'élancèrent à la poursuite de nos héros, dont ils n'eurent aucune peine à retrouver la trace, l'herbe foulée et des feuillages froissés leur révélant le chemin qu'ils avaient suivi.

— Arrête ! fit tout à coup Ridge en entendant des éclats de voix. Ils sont là ! Mais on dirait...

Ralph, monté sur un tertre, rassura son compagnon, avec un ricanement machiavélique :

— Ne nous plaignons pas, la veine ne nous abandonne point, contrairement à ce que nous supposons. Nos gaillards viennent de tomber aux mains de la police. Tout est bien qui finit bien. Il est inutile de nous montrer tout de suite. On emmène nos ennemis. Suivons le cortège à distance. Il sera toujours temps de réclamer ce qui nous appartient.

Les deux aventuriers avaient recouvré la gaieté, de nouveau, les événements tournaient en leur faveur. Ils s'avancèrent à pas lents, devisant de choses et autres, bâtitant des projets d'avenir.

Un quart d'heure plus tard, seulement, ils rejoignirent le chef de la police et ses sbires, au moment où ils franchissaient l'une des portes de Dardinopolis.

— Comment, Excellence, dit Ralph en constatant que, seul, William Perkins avait été fait prisonnier, vous ne tenez que ce scélérat ? Ses complices ont donc pu s'enfuir ?

Le policier, surpris de ne pas être félicité, alors qu'il était persuadé qu'il avait agi pour le mieux, en laissant Suzy et Miriko en liberté, ne put dissimuler sa mauvaise humeur et répliqua :

— Je n'ai pas l'habitude de recevoir des observations, Messieurs, sachez-le. Ce que je fais est bien fait. Vous m'avez demandé de retrouver votre voleur et vos perles. L'essentiel est que vous rentriez en possession de celles-ci, or, notre homme les a dans sa poche. Tout le reste m'indiffère.

Baumann préféra ne pas répondre. Ridge, d'un clin d'œil, l'engageait d'ailleurs à garder le silence. Ils se dirigèrent vers les bureaux de la police, où ils se rencontrèrent avec M. Craig, qu'un des sbires était allé chercher. Le directeur de la succursale Perkins, apostropha William qui, brutalisé par ses gardiens, conservait, vis-à-vis de ses adversaires, une attitude méprisante :

— Ah ! canaille, tu n'auras pas profité longtemps de ton vol. Oses-tu dire encore que tu es le fils de mon patron, James Perkins ?

Il parlait avec un tel dédain, que William, à bout de patience, riposta :

— Monsieur Craig, vous vous repentirez plus

tard de votre attitude présente. Je jure que j'ai toujours dit la vérité. Avant de m'accuser d'être un imposteur, câblez à mon père, à New-York et vous verrez bien quel est celui qu'il faut mettre sous les verrous !

Le joaillier secoua la tête en riant et riposta : — Il ne suffit pas d'avoir de l'audace dans la vie, pour réussir. Je ne câblerai pas aux États-Unis, parce que ma conviction est faite.

Le chef de la police toucha le coude de M. Craig et dit en maugréant :

— On ne discute pas avec de tels bandits. Il passera devant le juge dès demain. En attendant, veuillez vous souvenir des engagements que vous avez pris.

Le directeur de la succursale Perkins se fouilla et remit au chef de la police la somme qui avait été convenue. Le fonctionnaire remercia à peine et donna ordre de rendre les perles à Ralph Baumann.

Un agent saisit le collier dans la poche de William et le tendit à l'aventurier.

— Ce que vous faites est indigne, protesta le jeune homme, le gouvernement des États-Unis interviendra auprès du Sultan. Prenez garde !

Mais de telles menaces laissaient froid le chef de la police, qui s'écria :

— Conduisez-le dans une cellule de sûreté et surtout qu'on ne le perde pas de vue. C'est un criminel dangereux. S'il tentait de s'évader, je vous autorise à l'abattre à coups de revolver.

William, voyant que Ralph remettait les perles à Tom, reprit d'une voix indignée :

— Je vous en supplie, messieurs, ne commettez pas un tel déni de justice. Vérifiez mon identité, puisque je vous en offre les moyens. L'homme à qui vous venez de donner le collier est un sinistre gredin que la police américaine recherche. Il se nomme Baumann. Il vous serait facile de demander par câble des renseignements. Ne le laissez pas partir ainsi !

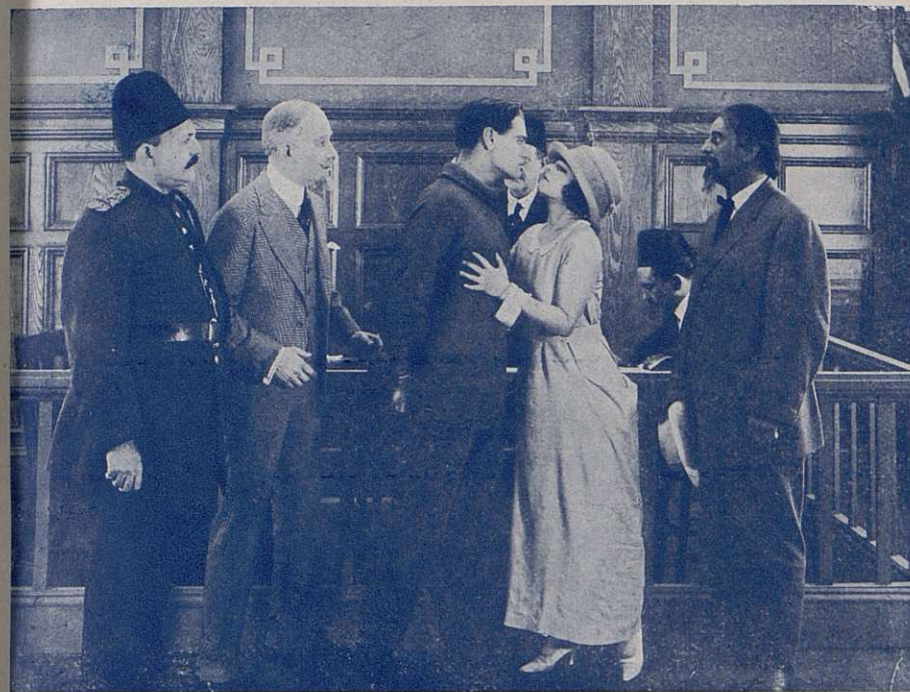
Personne ne voulait plus l'écouter. Deux sbires l'empoignèrent et l'obligèrent à sortir du bureau. Les poignets étroitement liés par une cordelette, il dut se résigner. Mais, avant de partir, il jeta à Baumann un regard de défi.

Tom Ridge venait de disparaître avec les perles, sur le conseil de Ralph, qui redoutait de voir les choses mal tourner. M. Craig serrait la main aux fonctionnaires présents et en profitait pour remettre à tous de généreux batchichs qu'ils acceptaient avec une impassibilité souriante. Quand il eut terminé cette distribution, il s'approcha de Baumann.

— Ici comme aux États-Unis, mon cher monsieur William, dit-il à mi-voix, payez et vous serez bien considéré. Monsieur votre père a déjà dû vous avertir qu'en Orient, les affaires se traitaient ainsi.

— Toute peine mérite salaire ! fit Ralph, narquois.

— Certes, mais, puisque l'aventure a une si heureuse conclusion, il ne faut pas nous attarder en ce lieu. Accompagnez-moi jusqu'à ma maison, cher ami, car j'y ai rendez-vous pour la



Suzy attire William dans ses bras.

vente de votre collier, avec Osman pacha.

Ralph eut un mouvement de contrariété. Il se repentait, à présent, d'avoir fait partir Tom Ridge. Il se garda néanmoins de révéler à Craig, que les perles n'étaient plus en sa possession et emboîta le pas au trop crédule directeur de la succursale Perkins.

II. — Osman pacha et Ralph Baumann.

La demeure où Craig avait établi la succursale de la maison Perkins, s'élevait au milieu d'un parc superbe. Baumann crut diplomate de féliciter le joaillier sur la beauté de cette habitation. Mais Craig se récria, en riant :

— Cher Monsieur William, c'est sur l'ordre de votre père que j'ai loué la plus belle maison de Dardinopolis ! Je n'y ai donc aucun mérite. Dans la profession que nous exerçons, il faut paraître. J'ai parmi mes clients, les plus riches pachas du pays, si je ne leur inspirais pas toute confiance, ils ne viendraient pas chez moi.

Un domestique s'empressa au devant de Craig et lui annonça que le pacha Osman, arrivé depuis vingt minutes, commençait à s'impacienter.

— Dépêchons-nous, dit le joaillier en entraînant son compagnon vers son cabinet de travail, le pacha est un être singulier, d'humeur inégale et quelque peu neurasthénique. On l'a habitué à des égards particuliers. Il se considère comme

un être supérieur et ne peut supporter qu'on ne se plie pas à ses moindres désirs.

Osman pacha, en tête à tête avec Ferguson, le secrétaire particulier de Craig, ne cessait de décoller. Vainement, Ferguson lui avait-il expliqué que son directeur s'était vu contraint de se rendre aux bureaux de la police, pour une affaire des plus graves, il s'énervait et, tout en fumant une cigarette, jetait autour de lui des regards agacés. Lorsque la porte s'ouvrit et que Craig parut sur le seuil, suivi de Baumann, il eut un geste de mécontentement à l'adresse du nouveau venu et s'exclama, avec un accent de reproche :

— Il y a une heure que je suis là, Craig ! Une heure ! Vous saviez bien, cependant, que vous deviez me montrer les fameuses perles, dont vous m'aviez parlé. Hâtez-vous, je suis pressé !... Vous me connaissez ! Quand je veux quelque chose, il faut me satisfaire tout de suite.

Ralph Baumann se tenait à l'écart. Il considérait l'étrange personnage qui parlait d'une façon si autoritaire et pensait que le directeur de la succursale n'avait nullement exagéré. Le pacha était le type achevé du neurasthénique. Ses yeux, tour à tour, ternes et brillants, se posèrent sur lui. Craig, qui ne semblait guère s'émouvoir des paroles de l'Orient, donna quelques explications sommaires et crut devoir présenter celui qu'il prenait pour William Perkins. Ralph tendit la main au pacha, mais ce dernier ne parut pas s'en apercevoir et le bandit,

sans se vexer, se résigna à s'entendre interpellé ainsi :

— C'est vous qui avez le collier ? Qu'est-ce que vous attendez pour me le faire voir ?

— Excellence, dit Ralph d'une voix mielleuse, en portant à l'une des poches de son gilet, d'un geste assez naturel, la main que le pacha dédaignait, je suis désolé, mais je ne pouvais prévoir que j'allais vous voir. Les perles viennent d'être arrachées à un scélérat, elles sont en ce moment...

Osman quitta brusquement le fauteuil dans lequel il était assis. Il maugréa, avec un haussement d'épaules :

— Vous ne les avez pas ? Je m'en doutais. L'on se moque de moi. Je suis bien bon, après tout. Vous les vendrez à qui vous voudrez.

Craig savait comment il fallait s'y prendre pour amadouer l'Oriental. Il prononça quelques flatteries et parvint à ramener le sourire sur les traits d'Osman. Ralph en profita pour ajouter :

— Excellence, voudriez-vous me faire le grand honneur de me fixer un rendez-vous dans la journée ? Je considérerai comme un devoir de vous apporter les merveilleuses perles que, seul, un homme comme vous peut se permettre d'acheter, car elles sont dignes d'appartenir au Sultan de Dardynopolis, tant leur beauté est grande.

Le pacha toisa Baumann et répondit :

— Craig m'avait déjà averti que ces perles étaient magnifiques. Je serai fâché si vous les vendez à un autre que moi. Apportez-moi le collier, ce soir, sans faute à mon palais, après dîner.

Il sortit sans ajouter une parole. Le joaillier et l'aventurier l'accompagnèrent jusqu'à la porte de la maison. Osman les salua d'un air distrait, en élevant la main à hauteur de son fez, puis il s'éloigna, courbant sa haute taille, dodelinant de la tête et caressant son opulente barbe noire.

— Ce n'est pas un méchant homme, observa Ralph cauteleux. Il s'agit de connaître son caractère.

— Détrompez-vous, répliqua Craig, à mi-voix, le pacha est capable de toutes les cruautés. Grand ami du Sultan, il peut se permettre toutes les fantaisies, sans que personne y trouve à redire. Il faut se méfier de ses emportements irréfléchis. Si vous voulez m'en croire, vous irez au plus vite retrouver M. Ridge, afin de lui demander de vous confier les perles, car, si vous ne les apportiez pas à Osman ce soir, vous auriez mille ennuis.

— Alors, vous me permettrez de quitter votre charmante compagnie, dit Baumann, je veux profiter, sans tarder, de vos conseils. Au revoir, Monsieur Craig, demain matin, je vous ferai savoir le résultat de mon entretien avec le pacha Osman.

Le gredin avait profité de ce prétexte pour se débarrasser d'un intermédiaire qu'il trouvait au moins superflu. Il espérait pouvoir vendre le

collier le soir même et ne jamais revoir le naïf joaillier.

Il s'engagea à son tour dans le parc, à cinquante mètres en arrière à peine de l'Oriental. Fort préoccupé, il ne vit pas Suzy Sanderson et Miriko qui le guettaient dissimulés par le tronc énorme d'un arbre plusieurs fois centenaire. La courageuse jeune fille serrait les poings de rage, et apercevant son adversaire.

— Quel être répugnant ! murmura-t-elle. Comment avons-nous pu avoir confiance en lui aux Etats-Unis ? Il a pourtant bien l'air hypocrite. Que vient-il encore de manigancer ? Pourvu que ça ne soit pas la vente du collier ?

Miriko répondit en soupirant :

— Il ne tient qu'à nous de nous en assurer, ma chère enfant. Notre ennemi s'éloigne sans se douter que nous sommes ici. Allons trouver Craig, essayons de lui prouver que sa bonne foi a été surprise. Si cette dernière tentative échoue, hélas, il ne nous restera plus qu'à procurer à William les moyens de s'évader.

Suzy Sanderson acquiesça et quelques instants plus tard se faisait annoncer au directeur de la succursale Perkins, en affirmant qu'elle venait lui proposer une importante affaire. Craig la reçut sans tarder.

Son secrétaire Ferguson assistait à l'entretien.

La fille du pasteur en peu de mots, exposa le but de sa visite et, comme le joaillier manifestait son scepticisme par des signes répétés d'impatience, elle le supplia de l'écouter jusqu'au bout, retraçant d'une voix vibrante les événements qui s'étaient produits, depuis que Tom Ridge avait volé le collier dans la villa de Momarenax à New-York. Craig paraissait d'autant plus ébranlé par l'accent de sincérité de Suzy, que Ferguson, son secrétaire, laissait deviner par son attitude qu'il était entièrement acquis à la cause de la jeune fille. Il dit, cependant, d'un air ennuyé :

— Votre récit est vraisemblable, mais je vous ferai observer Mademoiselle, que vous ne fournissez à l'appui de vos graves accusations, aucune preuve. Il m'est impossible dans ces conditions, d'ajouter un crédit quelconque à vos affirmations.

— Vous désirez une preuve irréfutable ? s'exclama Suzy Sanderson, William vous a conseillé de câbler à son père pour demander son signalement. Qu'attendez-vous ? Prenez garde, monsieur Craig ! Votre responsabilité est très engagée et vous encourez...

— Eh bien, soit, dit le joaillier, je veux, par acquit de conscience, vous donner satisfaction. Je ne câblerai pas, car la réponse serait trop longue à venir. Je vais envoyer un radiogramme à New-York. La T. S. F. est beaucoup plus rapide, nous serons fixés avant ce soir. Je vous donne rendez-vous vers la fin de l'après-midi à six heures.

Suzy triomphait. Elle tendit les deux mains à Craig et les serra avec nervosité.



— Nous sommes perdus, dit Fatima. Voici Osman

III. — Ralph Baumann au harem.

Osman pacha s'ennuyait. Il avait passé une journée exécrable, ne sachant comment se distraire. En vain, ses femmes essayaient-elles de lui parler, elles se heurtaient à ses rebuffades. Allongé sur un moelleux divan dans la salle principale du harem, il regardait d'un œil distrait évoluer devant lui de souples danseuses, qui, au son d'un orchestre nègre, exécutaient des pas langoureux. La plupart des beautés de son sérail se trouvaient assises auprès de lui. Il les traitait comme des esclaves. Pourtant, elles multipliaient les attentions à son égard, chacune s'efforçant de séduire le maître. On les devinait toutes jalouses les unes des autres.

Osman les dédaignait également. De temps en temps, il caressait d'un geste machinal la joue de l'une d'elles, mais ses yeux révélaient l'état d'inquiétude en lequel il vivait. Car le pacha n'était jamais content et, bien que menant une existence des plus oisives, se créait à chaque instant de perpétuels soucis.

— Comment se fait-il, déclara soudain l'Oriental, que Fatima ne soit pas encore là ? Serait-elle malade ? Je veux qu'elle vienne tout de suite !

La voix du pacha avait pris des inflexions autoritaires. Une des femmes se leva et, d'un pas nonchalant, traversa la pièce pour donner des ordres à un nègre qui se tenait immobile près

des musiciens. Le serviteur disparut aussitôt derrière une tenture.

Il n'y avait pas deux minutes qu'il était parti, que, sur une sorte de perron de marbre rouge qui dominait la salle, une femme surgit. Vêtue à l'européenne, moulée dans une somptueuse robe de soirée, très brune, Fatima descendit les degrés et s'avança vers Osman, en agitant d'un geste d'impératrice, un immense éventail de plumes d'autruches noires.

Le pacha, les yeux extasiés, se dressa et vint à sa rencontre. Elle lui tendit sa main à baiser. Il bégaya :

— La plus belle de toutes a l'air triste, ce soir ? N'aurait-elle pas quelque contrariété ? Je voudrais tant qu'elle soit heureuse.

Fatima essaya sur Osman l'effet de son regard, puis, sentant qu'elle tenait toujours l'Oriental sous sa dépendance, eut un énigmatique sourire, pour répondre :

— Comment voulez-vous que je sois heureuse, au milieu de toutes mes rivales ? Je puis toujours douter de votre amour, lorsque je vous vois entouré de ces femmes vulgaires, dont vous ne voulez à aucun prix vous débarrasser. Si vous m'aimiez vraiment, mon ami, vous vivriez comme un Européen et vous renonceriez à votre harem, ainsi que l'a fait Nazim pacha par exemple.

Osman grimaça. Il était très épris de cette Fatima qui régnait en maîtresse absolue sur les gens du palais depuis plus de six mois et qui venait, disait-on, d'Autriche où le pacha l'avait

rencontrée au cours d'un de ses voyages. Pour elle, Osman révolutionnait les coutumes de son sérail. Fatima jouissait dans la magnifique demeure, d'une liberté relative. Elle était même autorisée à se rendre seule à Dardinopolis. Très orgueilleuse, elle méprisait les autres femmes du harem, qu'elle considérait non comme des égales, mais comme des servantes.

Fort ambitieuse, elle rêvait d'assujettir l'Orient sous sa domination et de le contraindre à faire toutes ses volontés. Osman qui l'adorait parce qu'elle ne ressemblait en rien aux autres femmes, résistait cependant. Il conservait vis-à-vis d'elle toute son indépendance et se bornait à ne lui donner que partiellement satisfaction. Il avait surtout écarté de lui son ancienne favorite Dahira, qui était reléguée maintenant dans une chambre du harem et qui paraissait rarement en sa présence. Dahira détestait Fatima et manigançait contre elle toutes sortes d'intrigues qui, jusqu'à présent, n'avaient d'ailleurs abouti à rien.

Osman pacha passa son bras autour de la taille souple de Fatima et murmura d'une voix admirative :

— Tu seras obéie, la plus radieuse d'entre toutes. Les danses n'auront lieu que pour toi.

Il la conduisit vers l'immense divan où ses femmes étaient étendues et leva le bras, autoritaire, en prononçant quelques brèves paroles. Dociles et sans montrer leur contrariété, elles se levèrent et se hâtèrent de regagner le sérail.

Fatima gravit alors les degrés qui conduisaient au divan et s'allongea sur les coussins. Le pacha s'assit à côté d'elle. Il oubliait en la société de cette femme toutes ses contrariétés. Il lui adressait des mots d'amour, lorsque l'esclave noir, qui veillait à la porte du harem, s'avança et, après s'être incliné devant Osman, déclara :

— Monsieur William Perkins s'est présenté au palais et a été introduit dans le salon doré, comme Son Excellence en avait donné l'ordre.

Le visage d'Osman s'éclaircit. Par contre, Fatima laissa percer sa surprise et dit :

— Comment se fait-il qu'un infidèle ait pu pénétrer jusqu'ici ?

— Belle des belles, je comprends votre étonnement, répondit l'Oriental, c'est le fils d'un important joaillier de New-York, qui vient me montrer un collier de grande valeur que je désire vous offrir. Je voulais vous faire cette surprise ce soir, mais les perles dont il s'agit, ont eu des aventures, en sorte qu'on me les apporte, à présent seulement.

Fatima simula un élan d'affection vers le pacha et posa tendrement une main sur son épaule en disant :

— Vous êtes le plus délicat des hommes et je veux vous récompenser, en vous annonçant que ma tristesse de tout à l'heure s'est enfuie, mon ami. Je suis très heureuse. Vous me comblez. Je vous en aime deux fois plus.

Les vœux d'Osman étincelaient. Le nègre attendait toujours, à demi incliné vers son maître. Ce dernier ajouta, en prenant entre ses doigts les

beaux doigts de sa favorite et en les portant aux lèvres :

— Faites entrer Monsieur Perkins ici.

Fatima lui sourit et dit à mi-voix :

— Encore merci, mon chéri, de la preuve de confiance que vous me donnez, en me permettant de voir cet étranger.

— Vous n'êtes pas musulmane comme les autres, répliqua l'Oriental, je ne crains rien de vous, Fatima.

Ils avaient quitté le divan et s'avançaient vers une petite table sur laquelle Osman avait fait disposer des tasses remplies de café. A ce moment précis, Ralph Baumann pénétra dans la pièce. Il était en habit et parut si élégant à Fatima qu'elle ne put s'empêcher de le regarder avec admiration. Les yeux de la favorite rencontrèrent ceux du voleur de perles. Il y eut entre ces deux êtres une communion secrète. Ils sentirent obscurément qu'ils possédaient les mêmes affinités, qu'ils appartenaient à la même race d'aventuriers.

Osman fit un accueil charmant à Baumann, le remercia d'avoir bien voulu se déranger et s'enquit presque aussitôt du collier. Le bandit, enchanté de voir ses affaires prendre une si bonne tournure, se hâta de sortir le bijou de sa poche et le tendit au pacha. Celui-ci et Fatima poussèrent une exclamation. Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais vu de perles pareilles. La favorite, partagée entre des émotions d'une nature diverse, se tourna vers l'Oriental et, se faisant aussi séduisante que possible, l'implora :

— Mon aimé, donne-les moi. Je les veux !

Ralph prit le collier et le fit passer à Fatima qui sans plus tarder, le mit autour de son cou. Osman sourit et, frappant légèrement sur le bras du gredin, dit en plaisantant :

— Je crois que les femmes sont pareilles dans les cinq parties du monde. Elles possèdent l'amour des bijoux au plus haut point. Voyons, mon cher, quel prix demandez-vous de ce collier ?

— Cent mille livres turques or ! répondit Ralph sans l'ombre d'une hésitation, tout en lançant du côté de Fatima, qu'il trouvait fort belle, un regard sournois.

Le front d'Osman s'était rembruni.

— La somme est formidable ! dit l'Oriental. Peut-être vous rendez-vous mal compte de son importance ?

— Pardon, fit Baumann, c'est d'accord avec M. Craig que je vous demande un tel prix. Les perles valent bien davantage.

— J'en conviens, mais, si riche que je sois, j'hésite à déboursier autant d'or pour un bijou. Il me sera très difficile, sinon impossible, de vous l'acheter.

Fatima caressait les perles et les maintenait en contact avec sa poitrine. Elle se récria, en tournant vers le pacha des yeux qui paraissaient refléter le plus ardent amour.

— Mon cher ami, ne laisse pas partir Monsieur avec ce collier ! Tu voulais tant me voir heureuse, tout à l'heure ! Tu es aussi fortuné que le Sultan

de Dardinopolis. Que sont cent mille livres turques pour toi ?

Osman riposta, encore indécis :

— Je n'ai pas les fonds ici. Afin de les réaliser, j'aurais besoin de faire un voyage qui durerait au moins de un à deux jours. C'est pourquoi j'hésite.

Fatima s'approcha d'Osman et, baissant à demi les paupières, pour mieux dissimuler ses sentiments, murmura d'une voix vibrante :

— Mon aimé, si tu veux me causer la plus grande joie, donne-moi ce collier. Je t'aimerai davantage.

Osman pacha était un impulsif. L'accent de cette femme le bouleversa. Il s'exclama :

— Je partirai demain matin en automobile, à la première heure et tes désirs seront exaucés, Fatima.

La favorite le remercia d'un long regard, mais aussitôt après, tout en adressant un clin d'œil à Ralph Baumann, elle ajouta :

— Pourquoi n'inviteriez-vous pas Monsieur à rester au palais, jusqu'à ce que vous puissiez solder cet achat ?

Fatima avait une telle emprise sur Osman que celui-ci ne comprit pas où elle voulait en venir. Il se renversa sur son siège, se mit à rire bestialement et observa :

— Admirez l'astuce féminine, Monsieur Perkins. Est-ce que vos Américaines sont ainsi ? Fatima redoute que vous vendiez les perles. Elle désire tant les garder !

Ralph se hâta de répondre, en diplomate :

— Que Madame conserve le collier, je reviendrai lorsque vous serez rentré de voyage, Excellence.

Osman pacha parut très sensible à cette proposition. Il se récria :

— Vous resterez mon hôte, Monsieur Perkins. Considérez ce palais comme le vôtre. Je veux vous donner une chambre dans mes propres appartements.

Ralph répliqua :

— Excellence, j'accepte, pour vous être agréable.

Fatima eut un sourire et, prétextant une subite indisposition, prit congé de Baumann. Avant de quitter la grande salle, elle adressa au bandit un signe de connivence. Une femme, qui guettait dans l'ombre d'une portière, eut juste le temps de se sauver pour ne pas être surprise. C'était une des servantes de l'ancienne favorite Dahira. Elle avait assisté à toute cette scène et se proposait d'aller apprendre à sa maîtresse, que le pacha comptait offrir des perles fabuleuses à la dangeuse rivale qui était parvenue à la supplanter.

IV. — M. Craig répare son erreur.

Suzy Sanderson, Miriko et Craig venaient de pénétrer dans les bureaux de la police. Ils semblaient tous trois fort énervés. C'est que le direc-

teur de la succursale Perkins, avait reçu un *sans-fil* de New-York, lui adressant le véritable signalement de William et le mettant en garde contre Ralph Baumann. Le joaillier, vexé de s'être trompé à ce point, ne cessait de grommeler contre lui-même.

Il reconnaissait qu'il avait agi à la légère en donnant sa confiance à de sinistres aventuriers.

— Excellence, dit-il au chef de la police qu'on était allé chercher, je me vois contraint de vous demander, la mise en liberté du jeune homme que vous avez arrêté ce matin. Il y a eu une erreur.

Le fonctionnaire s'imagina qu'on voulait réclamer l'argent qui lui avait été versé. Il prit un air sévère. Craig qui le connaissait bien, s'empressa de glisser dans sa main quelques pièces d'or. Le chef de la police respira, soulagé, et ordonna à l'un des sbires présents d'amener William.

Ravi de ce premier résultat, Craig s'inquiéta de savoir s'il serait possible d'arrêter Ralph Baumann et Tom Ridge, qui devaient se trouver chez Osman pacha.

— N'insistez pas ! fit le chef de la police. Cette affaire est trop compliquée. Elle n'intéresse que des gens étrangers au pays. Osman pacha est un ami intime du Sultan, je ne puis intervenir contre les gens dont vous parlez, sans froisser l'amour-propre de Son Excellence. Estimez-vous heureux que j'ouvre les portes du cachot à quelqu'un qui a été arrêté, je ne l'oublie pas, sur votre demande. Qui me dit que vous ne commettrez pas, en ce moment, une nouvelle erreur ?

Montrant qu'il ne désirait aucunement poursuivre l'entretien, il se rendit à l'autre extrémité de la salle.

— Hélas ! soupira le joaillier en s'adressant à Suzy Sanderson, je suis bien puni. Le bonhomme ne fera rien pour nous venir en aide. Il redoute qu'on l'oblige à rembourser. Il serait même capable de prendre la défense des aventuriers qui m'ont dupé. Mieux vaut le laisser en dehors de cette affaire et agir nous-mêmes.

— J'ai bon espoir, dit la jeune fille, heureuse à la pensée de revoir William, ce que ce policier ne veut pas faire, nous l'accomplirons.

Il y eut un grand vacarme dans le corridor. Perkins encadré de deux agents, entra. Il se débattait et cherchait à s'enfuir. Les sbires profitant de ce qu'il avait les mains attachées, le bousculaient en criant des injures. D'un geste, le chef de la police leur imposa silence et William fut enfin délivré.

— Vous ici, Suzy ? s'étonna-t-il, surpris d'apercevoir sa fiancée en compagnie de Craig. Monsieur aurait-il reconnu qu'il a eu affaire à un imposteur ?

Pour toute réponse, la fille du pasteur Sanderson, attira William dans ses bras. Ils échangèrent d'abord un baiser, puis Suzy mit le jeune homme au courant.

— Vous devez m'en vouloir ? fit le directeur de la succursale Perkins d'un accent navré.

— Mais non, s'exclama William tout joyeux d'être libre et d'avoir retrouvé sa bien-aimée,

je réserve ma haine aux scélérats qui nous ont volé. Je vous pardonne.

— Je vous jure, reprit Craig en lui donnant un cordial *shake-hand*, que je saurai vous faire rendre justice.

V. — A minuit !

Osman pacha avait tenu à conduire Ralph Baumann jusqu'à la chambre qu'il lui réservait à côté de la sienne. L'Oriental, dont la versatilité de caractère était fort grande, ressentait maintenant pour le pseudo-William Perkins une vive amitié. Il le confia à un esclave nègre nommé Babuk et quitta son invité en lui souhaitant bonne nuit.

Ralph, demeuré seul avec ce serviteur, s'écria : — Je n'ai pas besoin de toi, mon garçon, tu peux aller te promener si le cœur t'en dit.

Babuk fouilla dans une poche de sa veste et, sans prononcer un mot, tendit une enveloppe à l'aventurier. Quand ce dernier l'eut prise, il s'éloigna, se confondant en courbettes. Ralph, surpris, décacheta la lettre et lut :

A minuit, je serai dans votre chambre. Je tiens à vous parler en secret. Fatima.

— Une aventure de harem ! railla Baumann. C'est exquis. Si Ridge était là, il en concevrait de la jalousie. Je me suis d'ailleurs aperçu tout de suite, que j'avais fasciné cette odalisque. Mais, au fait, ce brave Tom, que devient-il ? S'il a suivi mes instructions, il doit se trouver en bas, dans les jardins du palais. Il faudrait que je le mette au courant.

Il s'approcha de la large fenêtre, mais son attention fut attirée par un spectacle qu'il ne prévoyait pas. A quelques mètres de là, la croisée d'une pièce située dans une aile du bâtiment était vivement éclairée. La silhouette de Fatima se découpait en noir sur ce fond lumineux. Il se rendait compte que la favorite était en train de l'observer et de guetter l'effet produit par la lettre. Il fit un signe amical, mais aussitôt, Fatima éteignit l'électricité. Il suivit cet exemple. Il s'aperçut alors que l'on distinguait encore très nettement la jolie femme.

— Tiens, mon amour ! se moqua-t-il en envoyant un baiser du bout des doigts.

Il crut voir que Fatima l'imitait et se prit à rire, puis il ferma avec soin les rideaux et s'assit sur une chaise-longue.

— Minuit, l'heure des crimes ! gouailla-t-il, après avoir allumé une cigarette. La dame serait-elle sentimentale ? Encore quelques minutes à attendre et je le saurai d'une façon positive. Il ne peut s'agir évidemment que d'une idylle. Il faudra se méfier. Si le pacha se doutait de quelque chose, il serait capable de me faire assassiner. Ça serait vraiment trop bête, de finir ainsi une aussi belle existence.

Se souvenant de Ridge, il revint à la croisée, écarta les rideaux et regarda. L'appartement de

Fatima était plongé dans l'obscurité, en bas, sur une terrasse, l'ombre de son complice se profilait. Ralph rassura son ami par un signal convenu et le vit s'enfoncer dans un bosquet. Le bandit était satisfait, s'assit de nouveau, tout pensif. Il avait été plus ému qu'il ne voulait se l'avouer par la beauté de la favorite. Il comparait mentalement cette femme à Suzy Sanderson, qui lui inspirait encore un vif caprice. Mais la fille du pasteur ne possédait pas le charme étrange de Fatima.

Un froissement d'étoffe lui fit tourner la tête. La porte de la chambre donnant sur le couloir venait de s'ouvrir sans bruit. Fatima était là. Elle souriait et fixait sur Baumann ses beaux yeux sombres. Il s'avança rapidement et prit la main qu'elle lui abandonnait.

— Quelle folie, dit Ralph d'une voix douce, puisque le pacha doit partir demain, ne pourriez-vous éviter de venir en cachette. Si quel- qu'un...

— J'ai pris mes précautions, déclara-t-elle, énergique, Babuk m'est dévoué à la mort. Monsieur Perkins, je suis peut-être folle, comme vous le dites, mais j'ai cru voir en vous un ami, que la Providence m'envoyait. Je veux quitter ce harem dont jamais je n'aurais dû franchir les portes. Partez avec moi. Je saurai vous récompenser en demeurant toute la vie, votre esclave, votre...

— Fi, madame ! plaisanta Baumann. Je ne suis point pacha et n'ai aucun besoin de posséder une esclave. Toutefois, je consens, parce que vous m'êtes très sympathique, à vous aider à quitter Dardinopolis. Osman tient à vous faire cadeau des perles, cela le regarde. Moi, je ne voudrais pour rien au monde vous priver de ce bijou. D'un autre côté, j'ai absolument le désir de toucher la somme convenue.

Elle proposa d'elle-même :

— C'est cela, retardons notre départ d'un ou deux jours. Dès que le pacha sera revenu de son voyage, nous fuirons ensemble. Nous aurons le temps, d'ici là, de tout combiner, pour que l'on ne puisse nous empêcher de nous embarquer. Ah, monsieur Perkins, quelle reconnaissance je vous aurai. N'ayez aucun scrupule vis-à-vis d'Osman, prenez son argent. C'est un être mal-faisant et cruel. Un jour viendra où, lassé de moi, il me relèguera au fond du sérail, comme il l'a fait pour l'ancienne favorite. Le pouvoir dont je dispose ici n'est que tout à fait momentané, aussi je n'aime pas mon maître, je n'ose dire mon mari, je réserve mon affection à celui... Sa voix s'était subitement altérée. Elle détaillait.

— Qu'avez-vous, ma jolie ? s'inquiéta Ralph.

— Nous sommes perdus, dit-elle haletante, je viens d'entendre s'ouvrir la porte d'Osman. Il va entrer ici, nous trouver ensemble et nous faire tuer tous les deux !

FIN DU SEPTIÈME ÉPISODE

Cinéma magazine Actualités



On vient de présenter « La Fièvre » de Louis Delluc.

Autre part, dans toutes les branches de l'activité humaine, nous ne voyons que la fièvre causée par une température sénégalienne. L'Actualité s'en ressent !

A Versailles, sans doute pour cette raison, des soldats désireux de se rafraîchir dans la pièce d'eau des pages y ont trouvé des... crocodiles !

Encore une surprise causée par une maison de cinéma qui tourne l'Afrique à... Versailles !

On donne en ce moment « The Wonder Man » (L'homme merveilleux) qui n'est autre que notre Carpentier national.

Ce titre américain verse un peu de baume au cœur des amis de la victime de Dempsey !



Lex Américains imposent les films importés chez eux de 60 % de leur valeur. Merci !

Si nous avions agi de même pour leurs productions, nous aurions équilibré le budget ! Ah ! ces alliés !...

On reparle de l'écran concave qui permettra de voir de toutes les places des images non déformées.

Hé ! mais ce serait drôle de voir de temps en temps un film sur un écran concave !

De nouvelles étoiles cinématographiques nous arrivent d'Amérique.

Ce sont des Stars de la chirurgie qui ont tourné quelques opérations pour édifier leurs confrères européens. Le cinéma d'épouvante, quoi !...



M. Doumer vient de déposer le budget e 1922 sur le bureau de la Chambre.

Comme c'est prudent ! Le bureau a cédé ; il aurait dû s'en douter...

Nous avons eu la bonne fortune de filmer cette catastrophe !

— La propriétaire ne peut pas arriver à s'entendre avec ses locataires !

— Qu'est-ce que je dirais, moi qui ai 1.500 locataires tous les soirs... Je suis propriétaire d'un cinéma !...

— La propriétaire ne peut pas arriver à s'entendre avec ses locataires !

Tout le monde fiche son camp à l'ombre et au grand air.

Que ne tourne-t-on uniquement des scènes de repos dans les blés et la luzerne ?

Ce serait si facile de rester... « dans le champ » !... Horrible !

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

L'Édition des Photographies d'Étoiles que nous avons annoncée, est achevée.

Ces photographies du format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté. Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée ! Nos photographies laissent loin derrière elles les cartes postales et les médiocres éditions qui étaient jusqu'ici offertes aux amateurs.

Prix de l'unité : 1 fr. 50 (au montant de chaque commande, ajouter 0 fr. 50 pour les frais d'envoi).

LISTE DES PHOTOGRAPHIES :

Alice Brady	Juliette Malherbe
Catherine Calvert	Mathot (2 photos)
June Caprice (2 photos)	Tom Mix
Dolorès Cassinelli	Antonio Moreno
Charlot (2 photos)	Mary Miles
Bébé Daniels	Alla Nazimova
Priscilla Dean	Wallace Reid
Régine Dumien	Ruth Rolland
Douglas Fairbanks	William Russel
William Farnum	Norma Talmadge
Fatty	(2 photos)
Margarita Fisher	Constance Talmadge
William Hart	Olive Thomas
Sessue Hayakawa	Fannie Ward
Henry Krauss	Pearl Withe (2 photos)

Une deuxième série est en préparation.

En Préparation :

L'ALMANACH DE CINÉMA MAGAZINE pour 1922

Cet Almanach sera tiré à 100.000 Exemplaires et distribué dans le monde entier.

Tous les intéressés sont invités à nous envoyer, dès maintenant, les renseignements artistiques, industriels et commerciaux les concernant.

Nos lecteurs trouveront, dans cet Almanach, tous les renseignements pratiques qui peuvent les intéresser, tels que :

Maisons d'Éditions Françaises et Étrangères avec leurs Marques de Fabrique.

Loueurs, Importateurs et Exportateurs.

Auteurs-Scénaristes.

Metteurs en scène.

Opérateurs de prise de vues.

Biographies illustrées, Contes, Nouvelles et Fantaisies, par Colette, Max Linder, Signoret, René Jeane, Guillaume Danvers, etc.

Cette publication qui s'adresse autant au public, qu'aux professionnels, sera très abondamment illustrée.

Les Romans de Cinémagazine

VIENT DE PARAÎTRE :

LE GRAND JEU

--- ROMAN-CINÉMA ---
--- EN 12 ÉPISODES ---
ADAPTÉ DU FILM PATHÉ

PAR

GUY DE TÉRAMOND

Nombreuses Photographies

Un Volume in-8°, avec Couverture en 2 couleurs

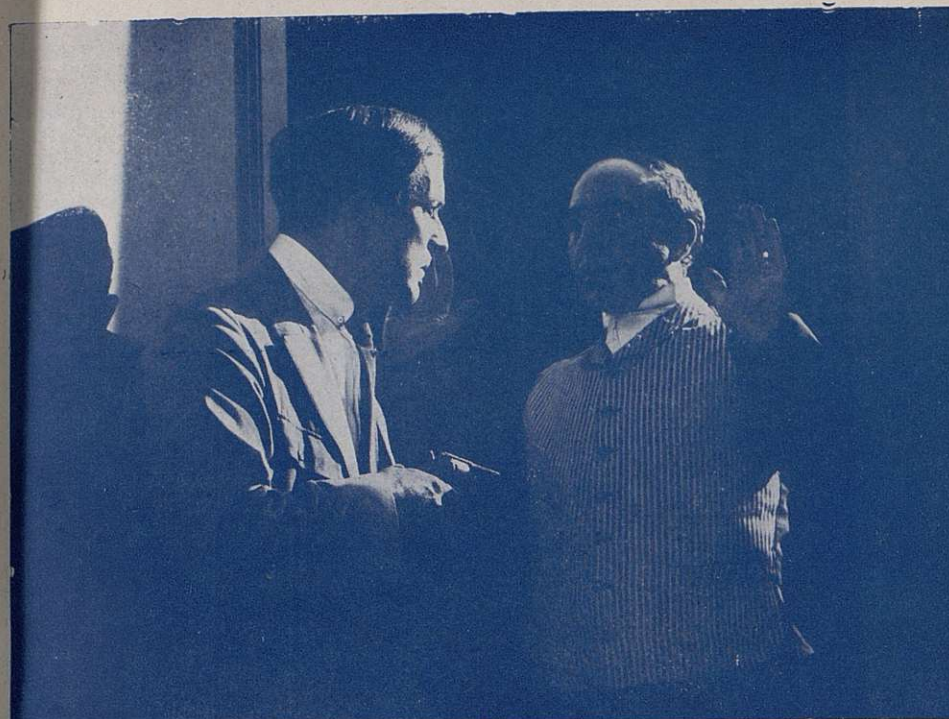
Prix franco : 2 fr. 50

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Le FAUVE de la SIERRA

PAR

GUY DE TÉRAMOND



Edouard MATHÉ et M. BRÉON, dans une scène du film "Le Necturne"

Clédes Gaumont

ÉDOUARD MATHÉ

Edouard Mathé réalise pleinement le type parfait du jeune premier cinématographique. Son harmonieuse silhouette, son talent d'artiste et sa photogénie sont les principaux éléments qui contribueront à son succès à l'écran.

Edouard Mathé débuta à la scène en 1911, au théâtre de l'Athénée. La première pièce qu'il interpréta fut *Le Danseur Inconnu*. A cette époque, il ne songeait pas encore à faire du cinéma, cependant l'art muet le tentait déjà et, comme il commençait à fréquenter les studios, il apprit par un de ses camarades que le metteur en scène d'Auchy, cherchait un jeune premier pour tourner une série de films avec l'inoubliable Suzanne Grandais. Sans grand espoir, il décida de courir la chance et de se présenter au studio où d'Auchy travaillait. Il arriva en retard à la Porte d'Orléans où trois candidats se trouvaient déjà, attendant de se présenter au metteur en scène. Ce dernier arriva et expliqua la scène à tourner au premier des artistes. Le film devait s'intituler *La Torpille Aérienne*. L'artiste interrogé mima sa scène assez correctement et ce fut le tour du deuxième. Lorsque celui-ci eut terminé, le troisième candidat se présenta à son tour et interpréta le rôle à sa façon. Edouard Mathé, qui était arrivé le dernier au studio avait eu le temps de juger les bonnes et les mauvaises choses de ses prédécesseurs, de plus, il était parfaitement au courant de la scène à jouer, et ce fut avec un brio remarquable qu'il l'enleva en apportant à la compo-



Edouard MATHÉ, dans "Vendémiaire"

sition du personnage une note tout à fait personnelle. D'Auchy fut enthousiasmé et Mathé fut engagé d'emblée. Cela se passait en 1913. Le début de l'artiste prouve qu'il n'est pas toujours indispensable d'arriver à temps pour réussir, mais le cas n'est-il pas un peu exceptionnel ?

Edouard Mathé abandonna donc le théâtre pour se lancer tout à fait au cinéma. Après ce premier film, il joua, toujours avec Suzanne Grandais, *Fille d'Amiral*. Il incarnait dans cette bande un jeune lieutenant de vaisseau, l'amiral n'était autre que M. Bras, qui s'était fait la tête de l'amiral Bienaimé. Ayant à tourner des scènes entre Cannes et Toulon, le metteur en scène travaillait à bord du bateau amiral de l'escadre ancrée dans la région. En arrivant à Toulon, les deux artistes descendirent du bateau et la ressemblance de M. Bras avec l'amiral Bienaimé était telle que, même les officiers s'y trompèrent. Tout le monde rendait les honneurs à MM. Bras et Mathé que l'on prenait pour l'amiral et son officier d'ordonnance. Pendant ce temps, l'opérateur tournait toujours, enregistrant dans ses boîtes des scènes qui parurent, plus tard, à l'écran d'une réalité surprenante.

Grande Sœur, La Petite Bagatelle, Suzanne professeur de Flirt continuèrent cette brillante série.

Malheureusement, la guerre vint interrompre le travail et un sixième film resta inachevé. On ne le termina du reste jamais.

Edouard Mathé entra aux Etablissements Gaumont en 1915, sous la direction de M. Louis Feuillade. Il interpréta alors le rôle principal de plusieurs productions : *Fifi Tambour, Union Sacrée, Deux Françaises, L'Angoisse au Foyer, Noces d'argent*, etc... Louis Feuillade fut mobilisé et Edouard Mathé travailla alors avec le metteur en scène, Gaston Ravel. Avec lui, il créa *Le Trophée du Zouave, L'Innocent, Le Grand Souffle*, etc...

Profitant d'une permission de son metteur en scène et ami Louis Feuillade, Edouard Mathé tourna alors *Les Vampires*, film précurseur des grands romans épiques américains ; son Philippe Guérande lui valut les éloges de toute la Presse. On se souvient encore de son rôle de

journaliste-détective, traquant la sinistre bande des Vampires, représentés par Musidora et MM. Leubas, Hermann, Jean Ayme, etc. L'amusant Lévesque se taillait également un gros succès dans ce film, en jouant Mazamette, le croquemort policier.

Lorsque M. Feuillade fut démobilisé, Edouard Mathé commença une nouvelle série de grands films : *Le Passé de Monique, Herr Doctor, Le Bandeau sur les Yeux, L'Autre*, puis plusieurs vaudevilles avec son bon camarade, Marcel Lévesque.

Judex, La Nouvelle Mission de Judex, Tih-Minh,

les grands romans à épisodes de Louis Feuillade furent l'occasion de véritables triomphes, pour Edouard Mathé et René Cresté. Il fit ensuite une excellente composition d'officier prussien dans *L'Homme sans Visage*, comme vous le voyez sur la photo que nous publions. Dans *Le Nocturne*, on retrouvait le sympathique reporter des *Vampires*, et dans *L'Engrenage*, il dessina une merveilleuse silhouette de joueur, enfin, dans *Vendémiaire* un aveugle de guerre. Pour parfaire la composition de son rôle, il n'hésita pas à aller passer une journée à l'Hôpital des Quinze-Vingts, où il put se documenter.

En juillet 1919, on commença à tourner *Barrabas*, aux Etablissements Gaumont, à Paris ; il fut l'interprète du rôle de Raoul de Nérac et joua ensuite

M. de Bersange dans *Les Deux Gamines*, avec son brio habituel.

Après avoir tourné avec G. Biscot quelques vaudevilles de la série *Belle Humeur*, Edouard Mathé partit avec la troupe Gaumont pour Alger, où l'on allait tourner *L'Orpheline*. Au cours de ce voyage, il cumulait les fonctions d'administrateur et d'artiste.

Il serait facile de vous raconter cent histoires sur Edouard Mathé, je pourrais vous dire qu'il adore pêcher à la palangotte avec son ami Biscot et qu'il est lui-même détenteur d'un brevet pour pêcher avec un dessous de plat et un verre de lampe, qu'il est incontestablement un véritable champion de jacquet, mais qu'il se fait battre à tous les autres jeux d'où son surnom de « Père la Cerise »... Je pourrais aussi vous dire qu'il



E. MATHÉ, dans le rôle de l'officier prussien de "L'Homme sans Visage"



Edouard MATHÉ et Gina MANÈS, dans une scène de "L'Homme sans Visage"

est un chanteur de premier ordre et que les vitres tremblent, lorsqu'il lance son fameux : *Consultez le Bottin*. Pour ses admiratrices, j'ajouterai que Edouard Mathé est d'origine australienne, qu'il est né en France, il y a maintenant 36 ans... Mais, je n'insisterai pas sur ces petits détails, laissant la parole à Edouard Mathé lui-même.

« C'est aux Etablissements Gaumont et à Louis Feuillade que je dois ma popularité à l'écran : grâce aux bons conseils de celui-ci et aux rôles qu'il a bien voulu me confier, j'ai appris mon métier. Quand je dis « j'ai appris », j'apprends encore et, au théâtre, nous sommes tous ses élèves. Notre metteur en scène Louis Feuillade, dont la troupe passe pour être, à juste titre, une des meilleures et des plus homogènes de France, sait admirablement se servir de nos qualités et de nos défauts et nous connaissant à fond, il nous adapte les rôles de ses scénarios, suivant nos tempéraments. La plus grande camaraderie règne entre tous les artistes et j'ai des partenaires qui sont pour moi des amis charmants, il n'y a jamais la moindre discussion entre nous ; quant aux rôles distribués, ils nous conviennent toujours et la troupe est unie dans la plus parfaite harmonie. J'ai interprété aux Etablissements Gaumont différents rôles, les uns sympathiques les autres antipathiques, les premiers portent davantage sur le public, mais sont souvent moins intéressants.

Un de mes rôles préféré est celui de Guérande, dans *Les Vampires*. Dans le prochain film de Louis Feuillade, *L'Orpheline*, je joue un personnage louche et équivoque et je fais toutes les misères possibles à mon grand ami Biscot !

Vous me demandez ce que je compte faire ? Rester le plus longtemps possible aux Etablissements Gaumont avec Louis Feuillade, à qui je dois beaucoup. Ce que je pense du film français ? Je suis certain qu'il reprendra la place prépondérante qu'il occupait avant la guerre...

Dites encore à vos lecteurs que je me ferai un grand plaisir de leur envoyer ma photographie. »

ROBERT FLOREY.

Saviez-vous que...

— Norma et Constance Talmadge ont signé un contrat avec un de nos grands couturiers parisiens : M. Lucien Lelong. Dans ce contrat, M. Lelong s'engage à fournir aux deux vedettes américaines plusieurs modèles de toilette du dernier chic parisien.

— En réponse aux nombreuses lettres qu'il a reçues au sujet de son départ définitif de l'écran, William Hart informe ses nombreux admirateurs qu'il se repose et qu'il en sera ainsi tant que cela lui plaira. Plus tard, beaucoup plus tard, il verra s'il a le temps d'échafauder des projets pour le cinéma !

— Les statistiques américaines nous apprennent que le film de George Loane Tucker, intitulé *The Miracle Man* a rapporté 2.475.000 dollars de bénéfice brut. C'est, croyons-nous, la première fois qu'un film rapporte autant. Ensuite, vient *La Naissance d'une Nation*, de David Wark Griffith, avec 2.125.000 dollars. Par la même occasion, il est intéressant de noter que le *Lys brisé* n'a rapporté que 800.000 dollars de bénéfice net. Quand nos producteurs français pourront-ils en dire autant ?

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

ROSE DE NICE (Comédie d'après Gaston Dumestre, adaptation et mise en scène de Maurice Chailiot et Ryder.) — Cette charmante et délicate adaptation, d'un drame lyrique qui eut son heure de succès, a été présentée spécialement à l'Artistic. Idée heureuse, car, parmi les présentations hebdomadaires un peu trop précipitées, on n'aurait pu assez admirer, comme il convenait, cette nouvelle production d'un homme de goût qui a voulu prouver — et il y a réussi — qu'on peut faire beau et bien.

Le choix des interprètes féminins de ce film fut judicieux en tous points, car Suzanne Delvé et Paulette Ray lui apportent le concours de leur très réel talent. D'autre part, M. Hedquist, le grand artiste suédois y déploie sans compter ses grandes qualités. *Rose de Nice* est un joli conte, sentimental et charmant.

Les photos sont remarquables et le choix des paysages dénote une connaissance approfondie de la science cinématographique.

Continuez, mon cher Chailiot, on vous observe.

LA TENTATION (Film français, scénario et mise en scène d'Henry de Golen). — Mélodrame un peu long, mais bien mis en scène et bien joué par des artistes de valeur, à la tête desquels se trouve Georges Wague.

Oserai-je reprocher à cet excellent mime son maquillage, un peu trop « pierrot ». Mmes Sabine Landray et Vadah ont prouvé qu'elles possèdent un très réel talent. La mise en scène de M. de

Golen est, je l'ai dit et le répète avec plaisir particulièrement soignée.

DOCTORESSE. Remarquablement mis en scène, ce drame sentimental est fort bien interprété par Bessie Bariscale, dont l'éloge n'est plus à faire. Il s'agit d'une jeune doctoresse qui arrive dans une petite ville pour exercer son art, et qui est en butte à mille tracasseries de la part de quelques mineurs un peu turbulents : les événements se dramatisent et ça finit par... un mariage.

Signalons tout particulièrement la très instructive série ethnographique *Chez les Anthropophages, A travers l'archipel Polynésien*, qui est un film en série remarquablement réalisé.

LIBÉRATION, film italien dont le scénario des plus mélodramatiques plaira plus dans le Midi que dans le Nord et le Centre de la France. Interprétation et mise en scène soignées, très belle photo.

CRÉPUSCULE D'ÉPOUVANTE, cette scène mélodramatique de M. Julien Duviver est interprétée avec talent par M^{me} Jeanne Desclos-Guitry, MM. Francen et Vanel. La mise en scène de ce bon film français fait honneur à M. Etiévant.

URSUS, scènes d'aventures, provenance italienne, cinq parties trop longues, quoique non dénuées d'intérêt. Les enfants y prendront plaisir. La photo est bonne. Ah ! ces Italiens...



M^{me} SUZANNE DELVÉ DANS "Rose de Nice"

CLICHE NATURA-FILM

CORRESPONDANCE

« Je relève dans votre rubrique « Les films que l'on verra prochainement », une critique sur le film *Loin du Cœur*, (1) de William S. Hart. Elle vient, sans doute, de l'ignorance de certaine coutume américaine dont fait usage le scénario.

Un prisonnier ayant fait plus de la moitié de son temps de prison peut être libéré sous la seule condition de se présenter à la préfecture de police toutes les semaines à tels jour et heure désignés.

Libre à lui de tenter un nouveau forfait et de se faire envoyer ainsi au bagne ou au fauteuil d'électrocution. Mais il ne manque de ce fait nullement à sa parole qu'il n'a pas donnée.

Ces mœurs semblent singulières en France, mais sont parfaitement acceptées par les Américains et par Hart qui, dans ce film, m'est apparu aussi loyal et chevaleresque qu'à l'ordinaire.

Je suis heureuse de pouvoir vous donner cet éclaircissement car voir déprécier mon artiste favori me fait beaucoup de peine. »

M^{lle} DIZAN Houilles.

(1) Voir N° 24.

LES ROMANS-CINÉMAS

LE ROI DE L'AUDACE (ÉDITION AUBERT)

8^e épisode : *Une Lutte de Géants*. — Ayant réussi à s'enfuir, Elisabeth entre dans un hôpital comme infirmière et demande l'intervention des



CLICHE AUBERT

docteurs pour faire disparaître la confession écrite sur son front.

En possession du poignard, le prince Jean rentre en Numidie pour s'y faire couronner. Eddie, qui avait fait faire une copie fidèle du poignard, réussit à s'introduire dans le palais royal comme garde. Il substitue le faux poignard au vrai. Reconnu et démasqué par Sonia, il s'enfuit après une lutte formidable.

Arrêté, il est enfermé dans une tour dont il s'évade par un tour de force d'une hardiesse stupéfiante, et il se réfugie dans le désert où il tombe épuisé et presque mourant.

Dépouillé du poignard précieux, le prince Jean ne peut être couronné.

LE MASQUE ROUGE (ÉDITION VITAGRAPH)

Lors de l'effondrement de la tente, le détective Doherty a aperçu le Masque que Rouge et s'est jeté sur lui. Le bandit s'échappe, mais laisse sa veste dans les mains du détective. Craver la reconnaît comme lui ayant été volée quelques jours auparavant.

D'autres attentats sont perpétrés et Ford et Miss Paige en sont les victimes.

7^e épisode. — *Sur le Rail*.



CLICHE VITAGRAPH

JACK SANS PEUR (ÉDITION PATHÉ)

5^e épisode. — *La Villa Orientale*.

En plus de son amitié pour Christiane, le but que poursuit Jack Derry est la réhabilitation de la mémoire de son père. Inquiet, un de ses amis, Hugh Denison, vient le rejoindre et prendre part à ses luttes.

Billings l'attire dans une somptueuse villa orientale où se trouve une superbe musulmane, dont il repousse l'amour et qui va le faire poignarder pour se venger de son dédain.

LA POCHARDE (ÉDITION PATHÉ)

8^e épisode. — *Claire et Louise*.

A la suite des révélations de la marquise de Thiellay, la peine de mort de Charlotte Lamarche a été commuée en détention perpétuelle. De désespoir, son mari est mort fou et ses filles sont élevées dans un orphelinat.

Mises en quarantaine et persécutées, les pauvres enfants s'enfuient et partent à l'aventure, le jour-même où, par sa conduite exemplaire, Charlotte Lamarche a été libérée.



CLICHE PATHÉ

**Ce que l'on dit,
Ce que l'on sait,
Ce qui est...**

Les Misérables.

— C'est chose faite maintenant et *Cinémagazine* est heureux de pouvoir l'annoncer à ses lecteurs et lectrices, on va tourner de nouveau *Les Misérables* qui eurent, il y a bien longtemps, un immense succès.

Ce film avait été tourné pour le compte de la Société Cinématographique des Auteurs et Gens de lettres et c'est Henry Krauss qui incarnait Jean Valjean.

Cette fois, c'est la firme « Ermoloeff » qui va entreprendre cette tâche délicate... de faire mieux. On dit que le même Henry Krauss a déjà été pressenti.

Le film chez le couturier.

QUEL est ce grand couturier, qui en mystère, fit tourner il y a quelques mois un film dans ses salons ? Nous ne le dirons pas, car il est très modeste et serait certainement fâché, si nous lui faisions de la publicité. Ce film, était destiné à l'exportation, mais nous croyons savoir que son exécution laissa à désirer, car l'éclairage fut réglé, non par les opérateurs, mais par le couturier lui-même. Il est vraiment dommage que cette idée n'ait pas abouti à un résultat pratique. Le grand couturier, ne serait-il pas sur le point de reprendre son projet, mais cette fois, sous une autre forme, et en se fiant aveuglément à la compétence de professionnels avertis ? Ne soyons pas trop indiscrets.

La mort des "documentaires".

IL y a quelque temps, nous avons signalé à cette même place, que certains exploitants voulaient définitivement renoncer aux « actualités » et nous avons poussé un cri d'alarme. Nous voici obligés maintenant de recommencer, mais cette fois pour les « documentaires » ; que de nombreux propriétaires de salles veulent rayer de leurs programmes et ceci, à l'heure où, à l'étranger, les films documentaires prennent une importance considérable. Il est impossible, que les dirigeants de la cinématographie française, laissent étrangler une branche de l'industrie du film, qui est si capitale pour l'avenir de notre pays. Nous avons dit à plusieurs reprises, quels services nos « documentaires » peuvent rendre, en les faisant concourir à notre propagande commerciale. D'autre part, les lettres d'Amis du Cinéma que nous recevons, nous prouvent que le public — quoi qu'en disent certains exploitants — s'intéresse aux « documentaires », beaucoup plus qu'aux films de mauvais goût, que l'on projette avec tant de complaisance sur nos écrans. Il ne faut pas que la vie des « documentaires » soit menacée.

Comment fut tournée "l'Arlésienne".

D'ICI quelques semaines, un de nos confrères qui s'était spécialisé jusqu'à ce jour dans des récits inspirés par la vie judiciaire, publiera une longue étude sur notre collaborateur Antoine. Cette étude, ne sera d'ailleurs consacrée qu'au metteur en scène de cinéma. On y pourra lire, avec des détails fort pittoresques, comment Antoine a mis en scène l'adaptation pour l'écran de *l'Arlésienne*. L'auteur de l'étude a vécu avec les artistes qui ont vécu ce film et a consigné de bien curieuses observations qui feront certainement la joie du public et aussi des professionnels.

Propagande commerciale.

NOUS avons tenu nos lecteurs au courant de l'effort tenté avec succès, par la Fédération des Industries britanniques, pour faire de la propagande commerciale par le film, en Amérique, en Afrique, en Asie et même en Europe. Nous avons dit que plusieurs tournées avaient été organisées et que dans le monde entier, l'écran avait fait valoir les mérites des grandes marques ou industries britanniques. Or, nous apprenons qu'une de ces tournées devait passer par Paris ! Les organisateurs ont renoncé sans doute à nous montrer leur façon d'opérer, car à notre connaissance, jamais une présentation de la *Moving Picture exhibition of British Industry* n'a eu lieu dans la capitale. Nous le regrettons, car peut-être, cet acte un peu... audacieux de propagande étrangère, aurait-elle réveillé l'apathie de nos commerçants et de nos industriels ! Ces derniers vont-ils attendre qu'on vienne leur enlever la clientèle devant leur porte, pour se décider à faire quelque chose ?

Est-ce la fin du celluloid ?

UN inventeur américain, a trouvé un dispositif qui semble assez ingénieux, en théorie, mais qui peut-être, en pratique, n'est pas très réalisable. Il a construit un appareil de prise de vues cinématographiques qui supprime la pellicule. Les images sont impressionnées sur une plaque circulaire tournant mécaniquement autour d'un axe. Les photographies se succèdent en somme sur cette plaque comme chacun des points du sillon d'un disque de phonographe. Pour la projection, on utilise des positifs sur verre, tirés également sur plaque circulaire et le même appareil de prise de vues peut servir à projeter. On ne nous dit pas s'il est possible d'enregistrer un grand nombre d'images, sur la même plaque, mais d'après les renseignements que nous possédons, nous ne le croyons pas. Est-ce la fin du celluloid, ou bien faut-il penser que cette invention n'a pas d'avenir ?

Un restaurant de Vedettes.

IL existe dans un des plus pittoresques jardins publics de la capitale, un restaurant très fréquenté par les artistes de cinéma. Un grand studio se trouve en effet à proximité. A l'heure du déjeuner, il n'est pas rare d'apercevoir en cet endroit des vedettes fort connues et des metteurs en scène. Les petites ouvrières du quartier, avant de rentrer à l'atelier, viennent faire un tour par là et admirent les jeunes premiers encore maquillés, qui tout en faisant honneur à la cuisine de la maison, semblent très fiers de susciter une telle curiosité.

Jadis, la clientèle de ce restaurant n'était guère composée que d'industriels et d'amoureux recherchant la solitude. Aujourd'hui, la plupart des convives appartiennent au monde du cinéma.

Nouvelle conquête de l'art muet.

Séverin-Mars n'est plus.

UN fidèle ami de *Cinémagazine* et l'une des plus intéressantes figures du Cinéma français vient de disparaître. Séverin-Mars, inoubliable protagoniste de nombreux films à succès, est décédé subitement, près de Mantes, où il villégiaturait.

Nous avons publié une étude biographique illustrée sur cet éminent artiste dans notre n° 18.

La mort l'enlève à l'affection des siens et à l'art cinématographique, à peine âgé de 48 ans.

Nous exprimons respectueusement à sa veuve nos sincères condoléances.

QUELLE EST LA PLUS PHOTOGÉNIQUE ?

CONCOURS DES "AMIES DU CINÉMA". — Cinquième Série



GILBERTE CONTUMA. — Marseille.
Age : 16 ans. — Taille : 1 m. 63.
Cheveux noirs. — Yeux marrons.



RACHEL ERZENBERG. — Paris.
Age : 15 ans. — Taille : 1 m. 52.
Cheveux châtain foncé. — Yeux marron foncé.



LILLY MURY. — Mulhouse.
Age : 20 ans. — Taille : 1 m. 65.
Cheveux châtain clair. — Yeux noirs.



EDITH SYLVA. — Bordeaux.
Age : 19 ans. — Taille : 1 m. 66.
Cheveux châtain clair. — Yeux noirs.



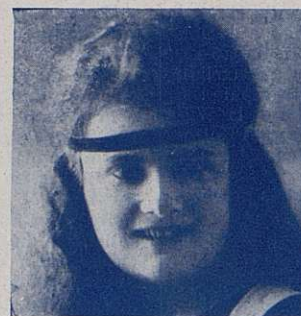
ODETTE ANCELIN. — Marseille.
Age : 8 ans.
Yeux et cheveux noirs.



CLAUDE MURRA. — Paris.
Age : 24 ans. — Taille : 1 m. 70.
Cheveux bruns — Yeux arrons.



FERNANDE DESROS. — Paris.
Age : 16 ans. — Taille : 1 m. 65.
Cheveux châtain foncé. — Yeux marrons



ODETTE VOLBART. — Vitry-le-François
Age : 16 ans 1/2. Taille : 1 m. 68.
Cheveux châtain foncé. — Yeux noirs



GISELLE DANION. — Gray.
Age : 16 ans. — Taille : 1 m. 67.
Cheveux châtain clair. — Yeux bleus.

Règlement du Concours. — Jusqu'au 26 Août, *CINÉMA GAZINE* publiera chaque semaine une série de photographies. Nos lecteurs sont priés de les conserver soigneusement pour pouvoir les classer et nous faire parvenir leur bulletin de vote aussitôt la publication de la dernière série. Les bulletins de vote comporteront, par ordre de préférence, le classement des concurrentes dont nous aurons publié les photographies et une liste type sera établie d'après le résultat donné par le dépouillement général du scrutin.

Les dix premières de cette liste seront filmées dans une séance de prise de vues qui aura lieu en présence de nos meilleurs metteurs en scène et l'une d'elles sera choisie pour tourner dans un film pour lequel *CINÉMA GAZINE* organisera prochainement un concours de scénarios.

Les 50 électeurs dont le bulletin de vote se rapprochera le plus de la liste type, recevront des prix dont le détail sera donné dans un prochain numéro.

Les dernières réponses devront nous parvenir avant le 5 Septembre.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma"

Huguette F. — 1° Cette nouvelle n'est pas confirmée ; 2° Sessue Hayakawa n'a jamais manifesté l'intention de renoncer à l'Art Muet ; 3° Cet artiste est fort intéressant et pour vous répondre nous attendrons ses prochains films afin de le juger complètement.

Netty Nelson. — 1° Il est nécessaire de prendre un abonnement pour faire partie des "Amis du Cinéma" ; cela dépendra de la forme que vous emploierez pour faire cette demande ; 3. de 16 à 20 jours.

Delto. — 1° Cette mais n vous vendra certainement une copie du métrage qui vous intéresse ; 2° adressez-vous, 12, rue Gaillon, Paris ; 3° L'acé-ton est beaucoup plus en usage, n'importe quel pharmacien vous en composera, quand à l'autre produit qui est également excellent adressez-vous directement à la fabrique.

R. Prévost. — 1° Nous vous remercions de votre aide dans votre ville ; 2° Cette artiste ne répond pas toujours, mais tranquillisez-vous, sa photo figure dans notre collection ; 3° son tour viendra sous peu.

Petite amie de Marseille. — La photogénie n'est pas indispensable pour les petits emplois, la figuration ou pour certains rôles de composition de second plan. La sœur de votre amie ne devait certainement pas tourner un emploi de vedette ! N'allez pas croire qu'un régisseur qui engage 100 figurants pour une scène va regarder s'ils sont photogéniques !

Une admiratrice de Bébé Daniels. — Lasky Studio, 6284, Selma avenue, Hollywood (Californie U. S. A.)

Suzanne Buga. — Gina Manès, 23, rue de la Buffa, Nice (A. M.).

Koura-San. — Sessue Hayakawa est de souche japonaise. Il est né à Tokio. Il n'a pas d'enfant. Voir biographie dans *Ciné magazine* n° 13.

Hélène et Mimy. — Le concours est clos depuis le 1^{er} juillet. Mille regrets.

A. M. X. — 1° Le partenaire de Juanita Hansen dans *L'Avion Fantôme* est Jack Mulhall ; 2° Oui, adressez-vous à l'Académie Belge du cinéma, 16-18, rue du Pelican, directeur, Henry Parys, à Bruxelles ; 3° la Compagnie Belge de Films cinématographiques, 34, boulevard Barthélémy, à Bruxelles et la William Elie Film Cy, metteur en scène Georges Ketterer, sont les seules maisons d'éditions en Belgique ; 4° les photos coûtent 1 fr. 50 pièce.

Mlle Martin. — 1° Nous éditerons très prochainement une jolie photo d'Anita Stewart.

Dillette. — 1° Nous avons reçu votre lettre et votre photo ; 2° Comment voulez-vous que nous sachions, où cet artiste passera ses vacances ! Il ne le sait probablement pas encore lui-même !

O. Pansier. — L'Institut cinégraphique (18-20, faubourg du Temple, donne des cours artistiques le dimanche de 10 heures à midi). Nous vous remercions de votre aimable lettre.

Géo Jean. — 1° Commandez ces romans à votre libraire habituel ; 2° Si vous vous abonnez, vous pouvez faire partie des Amis du Cinéma ; 3° Nous avons vos deux lettres.

Gy., Genève. — 1° C'est Mme Dubois qui joue le rôle de Mme Poirier dans *Séraphin ou les jambes nues* ; 2° Elaine Vernon a tourné plusieurs films ; 3° Prenez patience, la question est à l'étude.

Criery 222. — Votre point de vue est absolument juste, on ne doit pas se juger soi-même, il y a cependant des cas où une voix de plus suffirait...

Rosa et Fanny. — Georges Biscot, studio Gaumont, 53, rue de la Villette. Pour plus de sûreté recommandez-vous de *Ciné magazine*.

Un amateur de comiques. — 1° La question des reliures est à l'étude ; 2° Oui ; 3° l'Administrateur actuel est M. Fourrel.

Kiki-Ladoucette. — 1° Le rôle de Lisette Fleury, dans les *Deux Gamines*, était tenu par Violette Gyl ; 2° Il n'est pas si facile que vous le croyez de faire du cinéma. Mais non, vous n'êtes pas trop âgée !

Muget Dyvelines. — Nous ne connaissons pas Sametot Morelli.

Nell-Lit. — 1° On a commencé à tourner le « 7 de Trèfle » de Gaston Leroux, au début de juin à la Société des Ciné-Romans à Nice. En dehors des protagonistes habituels, MM. Bosc, Bras, Monfils, Dupont et Morlas, ont été engagés. La mise en scène est exécutée par M. Manzoni, et le régisseur est M. Bousquet ; 2° L'abonnement mensuel suffit pour faire partie des Amis du Cinéma ; 3° Pour la jeune fille, dont vous nous parlez, adressez-vous donc à la Phocée, à Marseille.

Un ami N° 105. — Les principaux interprètes de Mathias Sandorf sont : Romuald Joubé (Sandorf), Jean Toulout (Silas Toronthal), Yvette Andréyor (Sava), Mme Pelisse (Mme Toronthal), Gaston Modot (Vermoyal). Vous trouverez le roman de Jules Verne, chez n'importe quel libraire.

Une pêcheuse de lune. — Deux films ont été tirés du roman de G. Ohnet « Le Maître de Forges ». Le film français fut interprété par Jane Hading et l'italien par Pina Menichelli. Que voulez-vous dire avec le recensement artistique de Claire de Beaulieu et du Maître de Forges ?

J. P. K. Marseille. — William Hart, 1215, Bates Avenue à Hollywood (Calif. U. S. A.) ; 2° Nous regrettons de ne pouvoir vous donner l'âge de cette artiste ; 3° Les renseignements concernant nos photos sont publiés dans *Ciné magazine* ; 4° En général, tous les films sont modifiés après la présentation.

Marcel Yffat. — Ecrivez au « Film d'Art », 14, rue Chauveau, à Neuilly-sur-Seine, en priant de faire suivre votre lettre.

Ecila Enrib. — L'adresse actuelle de Tom Mix est : 5841, Carlton Way, Hollywood (Cal. U. S. A.) ; 2° Fred Ston Paramount Pictures 485, Fifth Avenue, New-York, U. S. A. ; 3° Nous vous enverrons contre mandat toutes les photos que vous désirerez ; 4° Nous publierons prochainement la biographie de M. Jean Dax.

Amie du Cinéma N° 178. — Mme G. Avril, films Pathé, rue du Bois, à Vincennes ; 2° Juliette Malherbe étant à cette époque à Marseille, votre lettre lui est certainement parvenue.

Mme Blin (303). — Nous ne connaissons pas l'adresse particulière de M. Andreani.

Guillaume Vitry. — Nous avons parlé de M. André Nox et du *Sens de la Mort* dans notre dernier numéro.

M. D. — Envoyez-nous votre photo et donnez-nous votre adresse. Nous vous dirons notre opinion sincère.

Sanglier des Ardennes. — Cinquante centimes suffisent pour l'envoi de toute notre série de photos.

Calaisia. — 1° Nous publierons *L'Affaire du train 24*, en 8 épisodes, après *Le Collier fatal* ; 2° Prononcez Cow-boy ; Kaô-boy ; Pearl White, Pirl Ouait ; Lloyd ; Loide.

IRIS.

L'abondance de cette rubrique m'oblige à prier mes lecteurs de prendre patience.

31

Cinémagazine

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60-62, Avenue de la Motte-Picquet
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle
Téléphone Saxe 65-03

Direction artistique : G. MESSIE.
Grand Orchestre Symphonique : A. LEDUCQ.

Programme du 22 au 28 Juillet 1921

PATHE JOURNAL :

La France Pittoresque : PROVINIS, Plein air
L'ART MUET, Documentaire.

FLEUR DES NEIGES

Histoire en Images mise à l'écran par Paul Barlatier,
Interprétée par Romuald Joubé, de la Comédie-Française,
Sylviane Dumont et Max Claudet

MATHIAS SANDORFF

le célèbre roman de Jules Verne : 2^e épisode.

CHACUN SA RACE

Comédie dramatique en 4 parties.

Interprétée par Sessue Hayakawa.

MUGUETTE ET SON AS, Comique.

Intermède : Granval, chanteur fantaisiste Imitateur.

Tous les jeudis, à 2 h. 1/2, Matinée spéciale pour la jeunesse

La semaine prochaine : CRÉPUSCULE D'ÉPOUVANTE

LE LYS DÉFISÉ, de D.-W. Griffith avec Lilian Gish.

MATHIAS SANDORFF, 3^e épisode.

ÉCOLE-CINÉMA 66 Rue de Bondy
Nord 67-56

Toutes les demandes de changement
d'adresse doivent être accompagnées de la
somme de un franc en timbres ou billets.

Cinémagazine

est en vente chez tous les libraires
de France et de l'Etranger et dans
toutes les Bibliothèques des Gares.

Nous prions nos lecteurs de
nous prévenir s'ils rencontrent
des difficultés pour se procurer

Cinémagazine

Les Messageries Hachette fe-
ront le nécessaire pour approvi-
sionner les dépôts qui nous
seront signalés.

Tous les numéros anciens de

Cinémagazine

peuvent être procurés par les
libraires qui sont également qua-
lifiés pour recevoir les abonne-
ments et nous les transmettre.

MARIAGES

HONORABLES Riches et
de toutes Conditions, Facilités
en France, sans rétribution
par œuvre philanthropique
avec discrétion et sécurité. Ecrire
30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine)
(Réponse sous pli fermé sans Signe Extérieur).

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène :
MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.
NOUS filmons TOUS, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.
Nos opérateurs vont PARTOUT.

Imp. LANG, BLANCHONG et C^{ie}, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

22 Juillet 1921. — N° 27

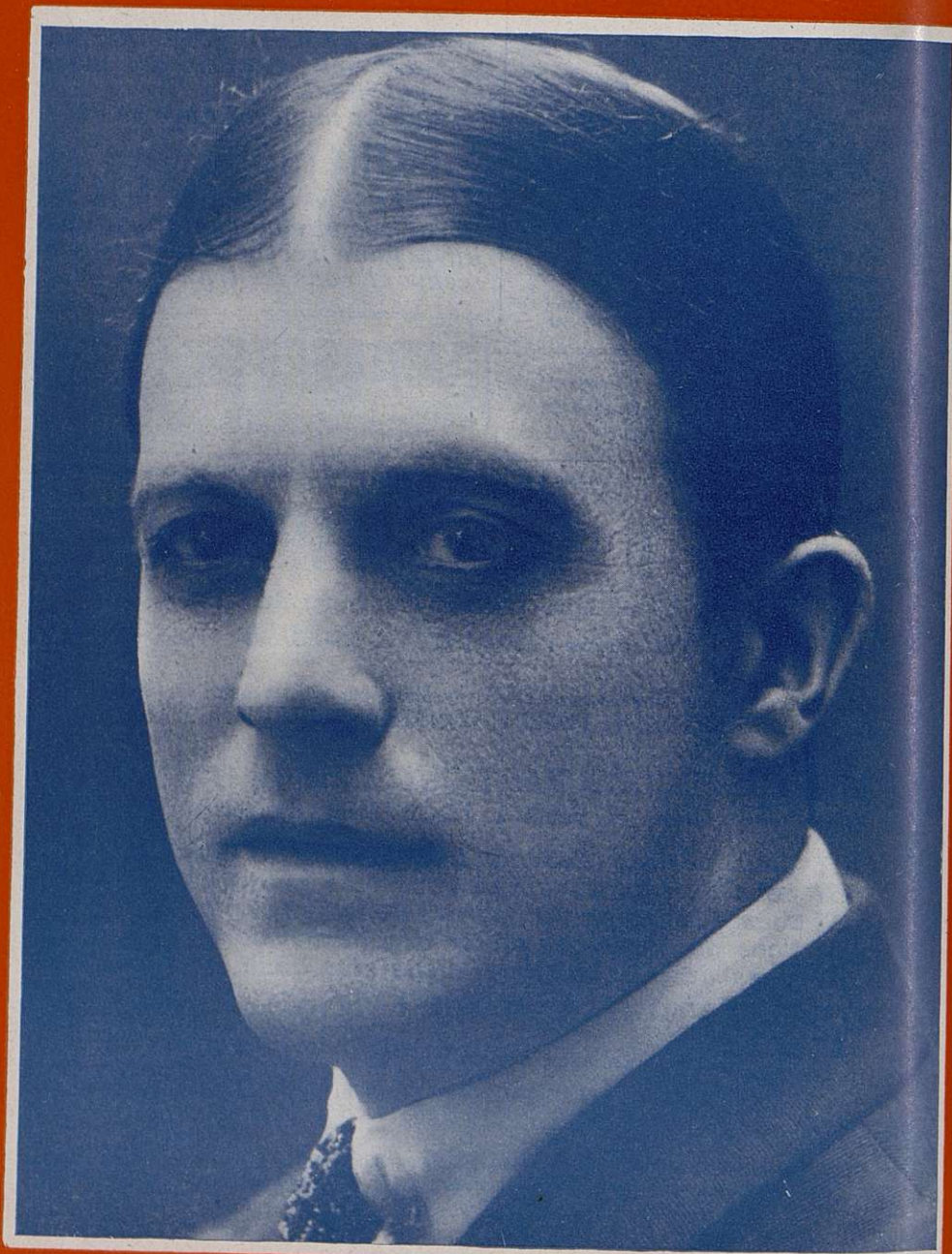
LE COLLIER FATAL

Dans ce Numéro
le 7^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



EDOUARD MATHÉ

qui tourne actuellement le rôle d'Estéban dans "L'Orpheline"

CLÉMENT AJAX